

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

Paul-Ferdinand Gohin

LA CHINE ET MAO

une Histoire chinoise

"La Proclamation" (Mao le 1er octobre 1949)
Peinture de Paul-Ferdinand Gohin (1999)



LA CHINE ET MAO
UNE HISTOIRE CHINOISE

Partie 1
La chute et le vertige
(1911–1927)

Il y a des effondrements qui font du bruit, et d'autres qui s'étirent dans le temps, comme un édifice immense qui craque lentement avant de céder. La chute de l'Empire chinois appartient à cette seconde catégorie. Lorsque la dynastie Qing disparaît en 1911, il n'y a pas seulement un trône qui vacille — c'est tout un ordre du monde qui se désagrège.

Pendant des siècles, la Chine s'était pensée comme un centre immobile. Le pouvoir impérial, même affaibli, continuait d'incarner une continuité rassurante. Dans les villages, les gestes n'avaient pas changé depuis des générations : on semait au printemps, on récoltait à l'automne, on honorait les ancêtres, on réglait les conflits selon des codes anciens. L'empereur était lointain, presque abstrait, mais il existait — et cela suffisait.

Puis, soudainement, il n'existe plus.

Dans certaines régions, la nouvelle met des semaines à parvenir. Elle arrive par fragments, déformée par les récits des voyageurs, amplifiée par les rumeurs. Un fonctionnaire local hésite à annoncer la fin de l'ordre impérial. Que dire, au juste ? Que le monde a changé ? Mais comment expliquer ce changement à ceux pour qui le monde n'a jamais changé ?

Dans un village du nord, un vieil homme continue de brûler de l'encens devant une tablette ancestrale. Pour lui, rien n'a été renversé. Le ciel est toujours là, la terre aussi. Pourtant, autour de lui, les structures invisibles commencent à se fissurer.

Dans les villes, en revanche, la rupture est plus palpable.

À Pékin, les anciennes avenues impériales voient apparaître des silhouettes nouvelles. Des jeunes hommes, cheveux coupés courts, vêtus à l'occidentale, discutent avec animation dans des cafés. Ils parlent de nation, de constitution, de progrès — des mots qui, quelques décennies plus tôt, n'auraient trouvé aucun écho.

Les journaux circulent. On y lit des tribunes, des critiques, des projets. Certains rêvent d'une Chine forte, moderne, capable de rivaliser avec les puissances étrangères. D'autres

LA CHINE
(1911-2026)

veulent réinventer la société elle-même, en brisant les hiérarchies traditionnelles.

Mais ces idées restent confinées à des cercles restreints. La majorité de la population vit ailleurs — dans une Chine silencieuse, rurale, où l'urgence n'est pas de réformer le système politique, mais de survivre à la prochaine récolte.

Le nouveau régime républicain, proclamé avec enthousiasme, peine rapidement à s'imposer. L'État existe sur le papier, mais il manque de moyens, d'autorité, de cohérence. Les provinces prennent leurs distances, les alliances se font et se défont.

Et puis, il y a la question de la force.

Dans un pays immense, où les communications sont lentes et les loyautés fragiles, le pouvoir appartient souvent à celui qui peut lever une armée. Peu à peu, des chefs militaires s'imposent. Ils contrôlent des territoires, lèvent des impôts, négocient entre eux. La Chine entre dans une période où l'État n'est plus une évidence.

Pour les habitants, cette transition n'a rien d'abstrait.

Dans une petite ville du centre, un commerçant ouvre sa boutique comme chaque matin. Il vend du tissu, du thé, quelques objets du quotidien. Mais depuis quelques mois, ses marges diminuent. Non pas parce que les clients manquent, mais parce que les taxes se multiplient. Chaque groupe armé qui traverse la région réclame sa part.

Un jour, des soldats arrivent. Ils ne sont pas violents, pas immédiatement. Ils demandent de la nourriture, un hébergement, une contribution. Le commerçant s'exécute. Il sait que résister ne servirait à rien.

Quelques semaines plus tard, un autre groupe arrive. Les uniformes sont différents, les discours aussi, mais les demandes restent les mêmes.

La vie continue, mais elle se resserre.

Dans les campagnes, l'incertitude prend une autre forme.

Un jeune homme est tiré de son champ par des soldats. On lui explique qu'il doit servir. Il n'a jamais quitté son village. Il ne sait pas où il va, ni pourquoi. Sa famille reste derrière lui, avec une bouche en moins à nourrir — et une force en moins pour travailler la terre.

Ce genre de scène devient courant.

Les routes se peuplent de silhouettes en mouvement : soldats, réfugiés, marchands, bandits. La distinction entre ces catégories devient floue. Parfois, un même homme peut être tout cela à la fois, selon les circonstances. Et pourtant, dans certaines enclaves, une autre Chine se dessine.

À Shanghai, la modernité s'installe avec une rapidité déconcertante. Les concessions étrangères offrent une relative stabilité. Les rues s'illuminent la nuit. Des tramways circulent. Des bâtiments modernes s'élèvent.

Dans les quartiers les plus riches, on danse, on boit, on écoute de la musique venue d'ailleurs. Les élites chinoises fréquentent les étrangers, adoptent certains de leurs codes, tout en conservant une part de leur identité.

Mais cette modernité est fragmentée.

À quelques rues de là, des familles vivent dans des conditions précaires. Les travailleurs migrants s'entassent dans des logements exiguës. Les enfants travaillent. Les écarts se creusent.

Shanghai devient un miroir grossissant des contradictions chinoises : richesse et pauvreté, ouverture et dépendance, modernité et exploitation.

Pendant ce temps, les idées continuent de circuler.

Des étudiants partent à l'étranger, reviennent avec des visions nouvelles. Ils ne veulent plus seulement réformer la Chine — ils veulent la transformer.

Dans les universités, dans les cercles intellectuels, des débats s'animent. Quelle voie suivre ? Faut-il imiter l'Occident ? Inventer un modèle propre ? Renverser totalement l'ordre social ?

Ces discussions, encore marginales, préparent pourtant les bouleversements à venir.

Car sous la surface, une tension s'accumule.

La Chine n'est plus un empire, mais elle n'est pas encore une nation stable. Elle est un espace en transition, traversé par des forces contradictoires.

Dans un train reliant deux grandes villes, plusieurs mondes se croisent sans se rencontrer. Un étudiant lit un journal politique. Un soldat dort, épuisé. Une mère serre contre elle un enfant silencieux. Un marchand compte ses pièces.

Chacun porte une histoire différente, mais tous sont pris dans le même mouvement.

Un mouvement dont personne ne maîtrise vraiment la direction.

À la fin des années 1920, deux forces commencent à émerger avec plus de clarté. Elles proposent chacune une réponse à la fragmentation du pays. Deux visions, deux projets, deux manières d'imaginer l'avenir.

Mais pour l'instant, la Chine reste suspendue entre ce qu'elle a été et ce qu'elle pourrait devenir.

Et dans cet entre-deux, la vie quotidienne continue — fragile, incertaine, obstinée.

Partie 2

Guerre, survie et basculement
(1927–1949)

À la fin des années 1920, la Chine ne peut plus rester dans cet état suspendu. Trop de fractures se sont accumulées, trop de violences latentes cherchent une issue. Ce qui avait été jusqu'alors un morcellement diffus prend la forme d'un affrontement structuré.

Deux forces émergent avec netteté.

D'un côté, ceux qui veulent reconstruire un État, centraliser le pouvoir, moderniser le pays à marche forcée. De l'autre, ceux qui regardent vers les campagnes, vers les masses paysannes, et imaginent une transformation plus radicale, presque totale, de la société.

Pour la plupart des habitants, ces distinctions restent floues. Les mots — nationalisme, révolution, communisme — circulent, mais ils ne prennent sens qu'à travers leurs conséquences concrètes.

Et ces conséquences ne tardent pas.

Dans certaines villes, des purges éclatent. Des militants sont arrêtés, exécutés, dispersés. Les alliances d'hier deviennent les trahisons d'aujourd'hui. La violence change de visage : elle devient plus ciblée, plus politique, mais aussi plus froide.

Un ouvrier qui participait à une réunion quelques semaines plus tôt disparaît sans laisser de trace. Un professeur cesse soudain d'enseigner. Une imprimerie clandestine est découverte.

La peur s'installe autrement. Elle ne vient plus seulement des soldats de passage ou des bandits, mais du voisin, du collègue, du silence soudain d'un proche.

Dans les campagnes, pourtant, une autre dynamique est à l'œuvre.

Là où l'État est faible, là où les structures traditionnelles ont été ébranlées mais pas remplacées, des mouvements nouveaux s'enracinent. Ils parlent de justice, de redistribution, de dignité.

Pour un paysan qui a toujours vécu sous la dépendance d'un propriétaire, ces discours ne sont pas abstraits. Ils promettent quelque chose de tangible : la terre.

Dans un village du sud, une réunion se tient à la tombée de la nuit. On parle à voix basse. On évoque les injustices, les dettes, les humili-

liations. Certains hésitent. D'autres sont prêts à agir.

Ce genre de scène se répète ailleurs, avec des variations, mais une même tension : celle d'un ordre ancien qui ne tient plus, et d'un ordre nouveau qui n'est pas encore stabilisé.

Mais cette montée des tensions internes est brusquement reléguée au second plan par un événement extérieur d'une brutalité inouïe.

Lorsque la guerre avec le Japon s'intensifie à la fin des années 1930, la Chine bascule dans une autre dimension de violence.

Ce n'est plus une lutte pour le pouvoir. C'est une lutte pour l'existence.

Dans les villes envahies, le temps se déforme.

Les bombardements interrompent les journées. Les sirènes deviennent un bruit familier. Les habitants apprennent à se déplacer rapidement, à repérer les abris, à survivre dans l'urgence.

Les marchés continuent parfois de fonctionner, mais de manière précaire. Les produits se raréfient. Les prix fluctuent. On troque, on improvise.

Dans certaines rues, la vie semble reprendre — des enfants jouent, des commerçants ouvrent leurs étals — mais il suffit d'un bruit, d'une rumeur, pour que tout se fige.

Dans les campagnes, la guerre est plus diffuse, mais tout aussi destructrice.

Des soldats passent, prennent du riz, du bétail. Parfois, ils ne laissent rien derrière eux. Les habitants cachent ce qu'ils peuvent : une poignée de grains, un outil, un animal.

On creuse des fosses, on dissimule des réserves. La survie devient une affaire de discrétion.

Un enfant apprend très tôt à se taire.

Les déplacements de population deviennent massifs.

Des familles entières quittent leur région, sans destination précise. Elles suivent les rumeurs de sécurité, les routes moins dangereuses, les indications d'autres réfugiés.

Sur ces routes, on croise des cortèges silencieux : des charrettes chargées de quelques biens, des vieillards portés, des enfants accrochés aux vêtements des adultes.

La fatigue est constante. La peur aussi. Mais il y a, malgré tout, une forme d'endurance. Une capacité à avancer, même sans savoir où aller.

Dans ce chaos, les structures politiques tentent de survivre.

Les nationalistes conservent une reconnaissance internationale, mais leur contrôle du territoire est fragile. Les communistes, eux, s'implantent dans des zones rurales, organisent, encadrent, mobilisent.

Leur force ne réside pas seulement dans les armes. Elle tient à leur présence continue, à leur capacité à s'inscrire dans le quotidien.

Dans certaines régions, ils organisent des distributions de terres, mettent en place des formes rudimentaires d'administration, proposent une alternative à l'arbitraire des seigneurs de guerre.

Pour les habitants, cela ne signifie pas nécessairement adhésion idéologique. Mais cela offre une forme de stabilité relative.

Et dans un contexte de guerre, la stabilité est déjà une promesse immense.

Au fil des années, la guerre transforme profondément la société.

Les rôles évoluent. Les femmes participent davantage à la production, à l'organisation, parfois même à la lutte. Les jeunes grandissent dans un monde où la violence est une donnée permanente.

Les repères traditionnels s'effacent peu à peu. Les anciennes hiérarchies perdent de leur évidence. De nouvelles solidarités apparaissent, mais aussi de nouvelles fractures.

Lorsque la guerre prend fin en 1945, la Chine n'est pas en paix.

Elle est épuisée.

Les infrastructures sont détruites, les villes meurtries, les campagnes appauvries. Mais surtout, la société a changé. Les expériences vécues — la guerre, les déplacements, les engagements — ont transformé les mentalités.

Et très vite, le conflit interne reprend.

Cette fois, l'issue est plus rapide.

Les communistes avancent, consolidant leur contrôle des campagnes, gagnant le soutien — ou au moins l'acceptation — d'une large partie de la population rurale.

Les nationalistes, malgré leurs ressources, peinent à maintenir leur autorité. La corruption, l'inflation, la fatigue de la guerre jouent contre eux.

Dans les villes, la vie devient de plus en plus difficile. Les prix explosent. Les salaires ne suivent pas. Les habitants cherchent à

s'adapter, mais les marges de manœuvre se réduisent.

Un employé reçoit son salaire le matin et se précipite au marché avant que les prix n'augmentent encore dans l'après-midi.

Peu à peu, l'équilibre bascule.

Les grandes villes tombent les unes après les autres. Les armées se retirent, se replient, disparaissent.

Pour les habitants, ces transitions peuvent être étonnamment silencieuses. Un jour, un drapeau est remplacé. Quelques jours plus tard, de nouvelles règles apparaissent.

La guerre, qui semblait permanente, s'achève presque sans bruit dans certaines régions.

En 1949, un nouveau régime est proclamé.

Pour beaucoup, c'est la fin d'un long cycle de chaos.

Mais c'est aussi le début d'un autre type d'histoire.

Dans une petite ville, un homme ferme sa boutique plus tôt que d'habitude. Il écoute les annonces diffusées sur la place. On parle de paix, de reconstruction, d'un avenir différent.

Il ne sait pas encore ce que cela signifie concrètement.

Mais pour la première fois depuis longtemps, il se dit que demain pourrait ressembler à autre chose qu'à une simple survie.

La Chine entre alors dans une nouvelle phase.

Une phase où l'objectif n'est plus seulement de résister ou de survivre, mais de reconstruire — et de transformer.

Et cette transformation, bientôt, va pénétrer jusque dans les gestes les plus simples de la vie quotidienne.

Partie 3

Refonder, transformer, briser

(1949–1976)

Le 1er octobre 1949, depuis la porte de Tian'anmen à Pékin, Mao Zedong proclame la naissance de la République populaire de Chine.

Pour ceux qui assistent à la scène, ou qui l'écoutent à la radio dans les jours suivants, le moment possède une force symbolique immense. Après près d'un siècle d'humiliations, d'invasions, de guerres civiles et d'instabilité, la Chine semble enfin retrouver une direction.

Mais derrière les drapeaux, les discours et les foules enthousiastes, une réalité demeure : le pays est épuisé.

Les villes portent encore les traces des conflits successifs. Les campagnes sont pauvres. Les transports sont insuffisants. Une grande partie de la population est analphabète. L'espérance de vie est faible. La médecine moderne touche encore une minorité.

Le nouveau pouvoir hérite d'un pays immense, mais fragile.

Son ambition est considérable : non seulement reconstruire la Chine, mais créer un homme nouveau et une société nouvelle.

Les premiers temps :

l'ordre après le chaos

Pour une partie de la population, les premières années du nouveau régime apportent un changement immédiatement perceptible : la stabilité.

Les combats cessent dans de nombreuses régions. Les soldats ne traversent plus les villages comme des forces étrangères ou rivales. Les administrations reprennent progressivement leur fonctionnement.

Dans les campagnes, la réforme agraire devient l'un des premiers grands bouleversements.

Depuis des générations, la terre est au cœur des rapports sociaux chinois. Les paysans pauvres travaillent souvent les parcelles de propriétaires qui possèdent le sol et prélèvent une partie importante des récoltes. Cette relation n'est pas uniforme : certains propriétaires sont paternalistes, d'autres particulièrement durs. Mais partout, la question de la terre est

une question de pouvoir. Le nouveau régime promet de renverser cet ordre.

Des réunions sont organisées dans les villages. Les habitants sont invités à raconter leur histoire, à dénoncer les injustices subies. Pour certains paysans, c'est la première fois qu'ils prennent la parole devant une assemblée. Pour d'autres, ces séances deviennent des moments de violence et de vengeance.

La réforme agraire redistribue effectivement des terres à de nombreux cultivateurs pauvres, mais elle s'accompagne aussi d'exécutions et de règlements de comptes. La révolution n'est pas seulement une transformation économique : elle est une rupture sociale profonde.

Dans les villes, le changement est différent. Le nouveau pouvoir s'intéresse rapidement aux entreprises, aux administrations, aux infrastructures. Les grandes sociétés privées passent progressivement sous contrôle public. Pour beaucoup d'employés urbains, cela apporte une forme de sécurité inconnue auparavant. Le travail devient plus stable. L'État commence à organiser une protection sociale rudimentaire. Les grandes entreprises publiques ne sont pas seulement des lieux d'emploi : elles deviennent des communautés de vie.

Peu à peu apparaît ce que l'on appellera plus tard le système du danwei, l'unité de travail.

Le danwei n'est pas simplement un employeur. Il peut fournir : un logement, une école pour les enfants, des soins médicaux, une aide sociale, parfois même une organisation des loisirs. En échange, l'individu appartient pleinement à son unité.

La vie privée et la vie professionnelle commencent à se rapprocher fortement.

Transformer les mentalités

Le nouveau régime ne cherche pas uniquement à modifier les structures économiques.

Il veut aussi changer les habitudes, les valeurs, les rapports entre les individus.

Les anciennes hiérarchies sont critiquées : l'autorité traditionnelle de la famille, le poids des notables, certaines pratiques religieuses, les privilèges liés à la naissance.

La société chinoise reste cependant profondément attachée à ses traditions. Les ancêtres continuent d'occuper une place importante

dans les familles. Les habitudes rurales évoluent lentement.

La révolution politique avance plus vite que la transformation culturelle.

Dans un village, un jeune instituteur nouvellement nommé peut expliquer les principes du nouveau monde devant une classe d'enfants. Mais le soir venu, chez lui, ses parents continuent parfois à brûler de l'encens pour honorer les morts.

Deux Chine coexistent encore.

La guerre de Corée et la Chine nouvelle

En 1950, la guerre de Corée place la jeune République populaire dans une situation internationale dangereuse.

La Chine intervient aux côtés de la Corée du Nord contre les forces dirigées par les Nations unies, principalement américaines.

Cette guerre renforce le sentiment d'encerclement du nouveau régime. Elle contribue aussi à la mobilisation nationale.

La population est appelée à soutenir l'effort collectif. Les affiches, les journaux, les réunions publiques transmettent un même message : la Chine doit être forte pour ne plus jamais être humiliée.

La mémoire du siècle précédent — celui des interventions étrangères, des traités inégaux, des concessions imposées — reste très présente.

Le nationalisme chinois et le communisme révolutionnaire se rejoignent alors dans une même promesse : reconstruire une puissance indépendante.

Les années de reconstruction

Au début des années 1950, le gouvernement adopte une approche relativement pragmatique.

L'objectif est d'abord de stabiliser le pays. L'industrie se développe avec l'aide de l'Union soviétique. Des usines sont construites. Des ingénieurs sont formés. Les grandes villes commencent à changer.

Dans les rues, les bicyclettes deviennent un moyen de transport essentiel. Les vêtements restent simples : vestes de coton, pantalons larges, couleurs sobres.

La consommation privée est limitée.

Mais pour beaucoup, l'amélioration principale est ailleurs : davantage d'ordre, moins d'insécurité, accès progressif à l'école, campagnes de santé publique.

Les campagnes de vaccination et d'hygiène réduisent certaines maladies. Des personnels médicaux sont envoyés dans les zones rurales. La Chine reste pauvre, mais elle n'est plus dans le même état de désorganisation qu'avant 1949.

Le rêve
d'une transformation accélérée

À partir du milieu des années 1950, Mao considère cependant que le rythme du changement est insuffisant. Pour lui, la révolution ne doit pas seulement rattraper les pays industrialisés. Elle doit les dépasser.

Cette ambition correspond à une conviction profonde : la Chine, longtemps humiliée, doit prouver qu'elle peut accomplir un exploit historique.

En 1958 commence le Grand Bond en avant. L'objectif est spectaculaire : transformer en quelques années une société essentiellement agricole en grande puissance industrielle. Mais l'enthousiasme politique prend rapidement le dessus sur la réalité économique.

Le Grand Bond en avant :
quand l'utopie rencontre la réalité

Les campagnes sont profondément réorganisées. Les exploitations familiales disparaissent progressivement au profit des communes populaires.

Le principe est de mettre en commun : la terre, les outils, le travail, parfois même les repas.

Dans certains villages, les cuisines privées sont supprimées. Les habitants mangent dans des cantines collectives.

Au début, cette organisation est présentée comme une libération.

Plus besoin de penser seulement à sa propre parcelle. Chacun travaille pour l'ensemble.

Mais très vite apparaissent des problèmes majeurs.

Les objectifs de production fixés par les autorités sont irréalistes. Les responsables locaux, craignant d'être accusés de manquer

d'enthousiasme révolutionnaire, annoncent des récoltes exagérées.

Les chiffres remontent de niveau en niveau. À Pékin, on reçoit l'image d'une campagne prospère. Dans les villages, la réalité est différente.

Les campagnes chinoises connaissent alors une catastrophe humaine immense.

Lorsque les récoltes diminuent, les réserves disparaissent rapidement. Les cantines ne peuvent plus fournir ce qu'elles promettaient.

La faim apparaît.

Elle ne frappe pas partout de la même façon. Certaines régions sont moins touchées, d'autres connaissent une situation dramatique.

Les familles cherchent toutes les solutions possibles. On économise chaque grain. On remplace certains aliments par ce qui peut être trouvé. On vend ou échange les derniers objets de valeur.

La faim modifie les comportements humains. Elle épuise les corps, mais aussi les relations sociales. Les solidarités traditionnelles, pourtant fortes dans les villages, sont mises à rude épreuve.

Pendant longtemps, cette période reste difficile à évoquer publiquement.

Pour ceux qui l'ont vécue, cependant, le souvenir demeure.

Ce n'est pas seulement le souvenir d'une politique économique ayant échoué.

C'est le souvenir d'une époque où l'écart entre le discours officiel et l'expérience quotidienne est devenu immense.

Après la catastrophe : les fissures du pouvoir
Au début des années 1960, le gouvernement tente de corriger certaines orientations.

L'économie retrouve progressivement un fonctionnement plus rationnel. Une place plus importante est donnée aux compétences techniques et aux responsables administratifs.

Mais une question demeure au sommet de l'État : Comment préserver l'esprit révolutionnaire ?

Pour Mao, le danger vient d'une possible bureaucratization du régime. Il craint qu'une nouvelle élite ne se forme, éloignée du peuple et tentée par des compromis.

Cette inquiétude va conduire à l'un des épisodes les plus bouleversants de l'histoire chinoise contemporaine.

La Révolution culturelle : une société retournée contre elle-même

En 1966 commence la Révolution culturelle. Son objectif officiel est de lutter contre les éléments considérés comme bourgeois ou contre-révolutionnaires. Mais rapidement, le mouvement dépasse les intentions initiales. Les jeunes sont encouragés à se mobiliser. Les Gardes rouges apparaissent dans les écoles et les universités. Pour une génération d'adolescents et d'étudiants, c'est une période d'engagement intense. Ils ont le sentiment de participer à un événement historique. Ils lisent les textes de Mao, organisent des réunions, écrivent des *dazibao* — de grandes affiches manuscrites — où ils dénoncent ceux qu'ils considèrent comme ennemis de la révolution. Mais cette mobilisation transforme profondément les rapports humains. Les enseignants sont accusés. Les cadres sont humiliés. Les familles elles-mêmes peuvent être divisées. Un enfant peut dénoncer son père. Un étudiant peut accuser son professeur. Un voisin peut devenir un témoin hostile. La confiance quotidienne est fragilisée. La politique entre dans la maison. Dans les universités, le monde du savoir est bouleversé. Les cours cessent dans de nombreux établissements. Des professeurs sont envoyés en campagne pour être "rééduqués" par le travail manuel. Des générations d'étudiants voient leur parcours interrompu. Certains deviendront plus tard des cadres importants de la Chine réformée, mais leur jeunesse aura été marquée par cette rupture. Pour les campagnes aussi, la décennie est particulière. Des millions de jeunes urbains sont envoyés dans les zones rurales. Officiellement, il s'agit de rapprocher les intellectuels du peuple. Dans la réalité, beaucoup découvrent un monde qu'ils ne connaissent pas : travail physique épuisant, isolement, pauvreté rurale. Cette expérience changera durablement leur vision du pays.

La fin d'une époque

Au début des années 1970, la Chine commence lentement à sortir de cette période de bouleversements. La diplomatie s'ouvre progressivement. La Chine rejoint l'Organisation des Nations unies en 1971. Le rapprochement avec les États-Unis commence. Mais intérieurement, la société reste profondément marquée. Une génération entière a connu : la guerre, la révolution, la famine, la mobilisation politique permanente. Lorsque Mao meurt en 1976, la Chine est un pays transformé. Elle est plus unifiée qu'en 1949. Elle possède une industrie plus importante, une population mieux éduquée. Mais elle est aussi appauvrie, traumatisée par les excès politiques, et consciente que son avenir devra prendre une autre direction. Deux ans plus tard, un nouveau chapitre commence. La Chine ne va pas abandonner l'État fort construit depuis 1949. Mais elle va changer la manière de construire sa puissance. La révolution politique va progressivement laisser place à une révolution économique.

Partie 4

Le grand réveil économique :
réformer sans renverser
(1976–2001)

Lorsque Mao Zedong disparaît en septembre 1976, la Chine entre dans une période d'incertitude.

Pendant près de trois décennies, la société chinoise a été organisée autour d'une idée centrale : la transformation politique pouvait créer une société nouvelle. La révolution avait voulu modifier non seulement l'économie, mais aussi les comportements, les valeurs, les relations entre les individus.

Mais au lendemain de la mort du dirigeant, une question s'impose avec une évidence presque brutale : que faire maintenant ?

Le pays n'est plus celui de 1949. Il possède une industrie plus développée, un système administratif solide, une population largement alphabétisée. Mais il reste économiquement en retard par rapport aux grandes puissances industrielles. Les campagnes sont pauvres. Les biens de consommation sont rares. Les jeunes générations aspirent à une vie différente.

Une grande partie de la population ne demande pas nécessairement une révolution politique nouvelle. Elle veut surtout vivre mieux.

Manger davantage. Posséder quelques objets modernes. Offrir une meilleure éducation aux enfants. Avoir une maison moins rudimentaire.

La grande transformation chinoise va naître de cette aspiration très simple : améliorer la vie quotidienne.

La fin d'une époque,
sans rupture totale

Après la mort de Mao, le pouvoir ne rompt pas immédiatement avec l'héritage révolutionnaire. La Chine reste un État socialiste dirigé par le Parti communiste.

Mais une nouvelle génération de dirigeants considère qu'il faut changer de méthode.

La figure centrale de cette réorientation est Deng Xiaoping.

Deng n'est pas un révolutionnaire au sens classique. Il ne cherche pas à détruire le système existant. Son approche est plus pragma-

tique : conserver le contrôle politique tout en transformant profondément l'économie.

Une phrase lui est souvent attribuée résume cette philosophie : Peu importe que le chat soit noir ou blanc, pourvu qu'il attrape les souris.

Au-delà de la formule, l'idée est claire : l'efficacité économique devient prioritaire.

La Chine ne cherche plus à prouver sa pureté idéologique. Elle cherche à se développer. Les campagnes : la première révolution économique

Le changement commence là où la Chine est la plus pauvre : dans les campagnes. Pendant des décennies, l'agriculture collective avait organisé le travail rural. Les communes populaires avaient remplacé les anciennes structures familiales de production.

À la fin des années 1970, une expérience locale va progressivement changer le destin du pays.

Dans certains villages, des paysans commencent discrètement à diviser les terres collectives et à travailler individuellement des parcelles.

L'idée est simple : si une famille récolte davantage, elle pourra conserver une partie de son surplus.

Cette pratique, d'abord tolérée avec prudence, devient rapidement un modèle. Le système de responsabilité familiale se généralise.

Pour les paysans, la différence est immédiate. Le travail retrouve un lien direct entre effort et résultat. La famille reprend une place centrale dans l'organisation économique. Les marchés ruraux renaissent.

Un village qui, quelques années auparavant, connaissait les pénuries, voit apparaître : des petits commerces, des ateliers familiaux, des artisans, de nouvelles maisons en briques. Le changement n'est pas spectaculaire dans les discours officiels, mais il est immense dans la vie quotidienne.

Dans une famille paysanne du Sichuan ou de l'Anhui, les transformations se mesurent à de petites choses.

Un enfant peut désormais manger un peu mieux. Une mère peut acheter du tissu neuf. Un père peut économiser pour envoyer son fils à l'école.

Un vieux paysan qui a connu les années de famine découvre que son petit-fils grandira dans un monde différent du sien.

La révolution économique commence par des objets modestes : Un vélo, une radio, une montre. Puis bientôt un téléviseur.

Les villes découvrent
une nouvelle Chine

Les changements urbains sont plus lents au départ, mais ils seront encore plus profonds. Pendant la période maoïste, la ville est organisée autour des unités de travail. Le citoyen dépend de son danwei pour presque tout : emploi, logement, services sociaux.

Ce système offre une sécurité, mais limite fortement la mobilité.

À partir des années 1980, cette logique commence à évoluer.

Des entreprises apparaissent.

Des marchés privés se développent.

Des individus peuvent créer leur propre activité.

Pour une population habituée à des décennies d'économie planifiée, cette nouvelle liberté est à la fois excitante et déstabilisante.

Une nouvelle catégorie sociale apparaît : l'entrepreneur privé.

Au début, il est parfois regardé avec méfiance.

Dans la Chine révolutionnaire, chercher le profit individuel avait longtemps été associé à une mentalité bourgeoise.

Mais progressivement, le discours change.

S'enrichir n'est plus nécessairement considéré comme une faute.

La réussite économique devient même un signe de contribution au développement national.

Shenzhen : le symbole
d'un changement historique

En 1980, une décision va symboliser cette nouvelle orientation : la création de zones économiques spéciales.

La plus célèbre est Shenzhen.

À cette époque, Shenzhen n'est encore qu'une petite ville proche de Hong Kong.

Quelques décennies plus tard, elle devient l'une des métropoles les plus modernes du monde.

Son histoire résume presque à elle seule la transformation chinoise.

Des milliers d'entreprises s'y installent.

Des millions de travailleurs affluent.

Des immeubles apparaissent là où il n'y avait auparavant que des villages et des champs.

Pour beaucoup de Chinois, Shenzhen devient un lieu mythique.

C'est la ville où quelqu'un sans diplôme prestigieux peut tenter sa chance.

La ville où un jeune rural peut devenir ouvrier, technicien, puis entrepreneur.

Mais cette réussite a aussi son envers.

Les premières usines fonctionnent souvent avec une main-d'œuvre peu coûteuse, venue des campagnes. Les conditions de travail sont difficiles : longues journées, dortoirs collectifs, faible protection sociale.

Les travailleurs migrants deviennent le moteur invisible de la croissance.

Ils construisent les villes modernes sans toujours pouvoir pleinement en bénéficier.

Le grand déplacement intérieur

L'un des phénomènes majeurs de la Chine contemporaine est cette migration massive des campagnes vers les villes.

Pendant des siècles, la majorité de la population chinoise avait vécu dans des villages.

En quelques décennies, des centaines de millions de personnes changent d'existence.

Un jeune homme quitte sa province rurale et monte dans un train vers Shanghai ou Canton.

Il laisse derrière lui : ses parents, son village, ses habitudes.

Il découvre : des immeubles immenses, des foules inconnues, un rythme de travail intense.

Cette expérience devient celle d'une génération entière.

Les travailleurs migrants jouent un rôle essentiel dans la croissance chinoise, mais ils vivent souvent une situation particulière.

Le système du hukou — l'enregistrement officiel de résidence — limite encore longtemps leur accès complet aux services urbains.

Un ouvrier peut travailler dix ans dans une grande ville sans être totalement considéré comme un citoyen.

Ses enfants peuvent rencontrer des difficultés pour accéder aux mêmes écoles que les enfants urbains.

La Chine moderne se construit donc aussi sur une contradiction : elle crée des opportunités

immenses, mais elle conserve des frontières sociales invisibles.

Les années 1980 : espoir et ouverture

Dans les années 1980, une atmosphère nouvelle apparaît.

Après des décennies de campagnes politiques, la société chinoise découvre davantage d'espace culturel.

Les livres circulent davantage.

Les traductions d'œuvres étrangères se multiplient.

Les universités retrouvent une activité intellectuelle plus normale.

Une génération qui a grandi pendant la Révolution culturelle cherche à comprendre le monde extérieur.

On découvre : la littérature étrangère, la musique occidentale, de nouvelles idées économiques et sociales. Pour beaucoup de jeunes urbains, les années 1980 représentent une période d'ouverture intellectuelle exceptionnelle.

Mais cette ouverture reste limitée. Le Parti conserve le monopole politique.

L'économie change plus vite que la société. Cette différence va devenir une source de tension.

1989 : l'espoir interrompu

À la fin des années 1980, plusieurs difficultés apparaissent : inflation, corruption, sentiment d'injustice.

Dans les universités, des étudiants réclament davantage de transparence, de liberté d'expression et de réformes politiques.

Le mouvement qui se développe au printemps 1989 devient l'une des plus grandes mobilisations sociales de l'histoire récente de la Chine.

Pendant plusieurs semaines, la place Tian'anmen à Pékin devient un symbole mondial.

Des étudiants, des intellectuels, mais aussi des citoyens ordinaires expriment leur volonté de changement.

Puis, le 4 juin 1989, l'armée intervient.

La répression met fin au mouvement.

L'événement marque profondément la Chine et le regard du monde sur elle.

À l'intérieur du pays, il entraîne une période de prudence politique accrue.

Mais il ne remet pas en cause la direction économique.

Après 1989 :

le choix de la croissance

Au début des années 1990, le pouvoir chinois fait un choix stratégique.

La stabilité politique et le développement économique deviennent prioritaires.

La Chine accélère son ouverture. Les investissements étrangers augmentent. Les exportations explosent. Les grandes villes changent d'apparence.

Shanghai devient l'un des symboles de cette nouvelle Chine. Le quartier de Pudong, autrefois composé de terrains agricoles et de zones modestes, se transforme en centre financier spectaculaire. Les gratte-ciel remplacent progressivement les anciennes constructions. Les anciennes ruelles, les hutong, disparaissent dans certaines zones pour laisser place à une ville moderne.

Cette transformation est impressionnante, mais elle soulève aussi une question : que devient la mémoire d'un pays lorsque ses paysages changent aussi vite ?

Une nouvelle société de consommation

Dans les années 1990, puis surtout au début des années 2000, les habitudes changent. Les familles achètent : réfrigérateurs, téléviseurs, téléphones,

automobiles. Les centres commerciaux apparaissent. La publicité entre dans la vie quotidienne. Une génération découvre le plaisir de choisir.

Pendant longtemps, la Chine avait connu la rareté : il fallait attendre, économiser, obtenir des bons d'achat.

Désormais, l'offre augmente.

La consommation devient un marqueur social. Mais cette réussite crée aussi de nouveaux écarts. Certains s'enrichissent rapidement. D'autres restent à l'écart.

Les différences entre régions côtières et intérieur du pays deviennent visibles.

La Chine avance vite, mais pas partout au même rythme.

L'entrée dans le XXI^e siècle

En 2001, un événement symbolique confirme l'intégration de la Chine dans le monde : son entrée dans l'Organisation mondiale du commerce.

La Chine devient progressivement l'atelier du monde.

Des produits fabriqués dans ses usines arrivent partout sur la planète.

Cette intégration accélère encore la transformation du pays.

Elle prépare une nouvelle étape :

celle d'une Chine non plus seulement en développement, mais devenue une puissance mondiale.

À l'aube du XXI^e siècle, le contraste avec 1978 est saisissant.

En une génération, la Chine est passée : d'une économie fermée à une économie mondialisée, d'une société largement rurale à une société en voie d'urbanisation, d'un pays pauvre à une puissance industrielle majeure.

Mais cette réussite repose sur des équilibres complexes. La croissance a apporté des opportunités immenses.

Elle a aussi créé de nouvelles tensions : inégalités, pression sociale, environnement, rapport entre liberté individuelle et contrôle politique.

La Chine du XXI^e siècle va devoir répondre à une question nouvelle : Après avoir appris à devenir riche, comment devient-on une société prospère ?

Partie 5

De l'atelier du monde à la puissance globale (2001–2026)

Au début du XXI^e siècle, la Chine n'est plus le pays que les observateurs étrangers avaient découvert quelques décennies auparavant.

Elle n'est plus seulement une nation en reconstruction.

Elle n'est plus seulement un immense réservoir de main-d'œuvre bon marché.

Elle est devenue une force économique dont les décisions commencent à avoir des conséquences bien au-delà de ses frontières.

Pourtant, cette transformation reste difficile à mesurer pour ceux qui la vivent de l'intérieur.

Les grands chiffres — croissance annuelle, volumes d'exportations, investissements étrangers — ne racontent qu'une partie de l'histoire.

La véritable révolution se trouve ailleurs.

Elle se voit dans les cuisines des appartements, dans les rues des villes, dans les rêves des jeunes générations.

Un enfant né dans les années 1980, dont les parents ont connu les restrictions de l'époque maoïste, grandit désormais dans un monde où l'université est accessible, où les voyages existent, où les possibilités professionnelles semblent infiniment plus vastes.

En une seule génération, la mémoire familiale traverse plusieurs siècles.

Un grand-parent peut avoir connu la famine.

Un parent peut avoir été envoyé à la campagne pendant la Révolution culturelle.

Un enfant peut travailler dans une entreprise technologique internationale.

Cette coexistence de destins résume à elle seule la vitesse de la transformation chinoise.

La Chine entre dans le monde (2001–2008)

L'entrée de la Chine dans l'Organisation mondiale du commerce en 2001 représente un tournant majeur.

Pendant des années, les entreprises étrangères avaient déjà investi dans le pays, attirées par une main-d'œuvre nombreuse et des coûts de production faibles.

Mais l'intégration complète au commerce mondial accélère encore le phénomène.

Les ports chinois deviennent parmi les plus actifs du monde. Les usines tournent jour et nuit.

Des millions de travailleurs fabriquent des vêtements, des appareils électroniques, des jouets, des machines, des composants industriels destinés aux marchés internationaux.

Le monde entier commence à acheter chinois. Dans une ville industrielle du Guangdong, la journée d'un ouvrier ressemble parfois à celle de millions d'autres. Il se lève dans un dortoir collectif. Il prend un repas rapide dans une cantine d'entreprise. Il travaille plusieurs heures devant une chaîne de production. Le soir, il téléphone à sa famille restée au village. Son existence est difficile, mais elle représente aussi une opportunité.

Il gagne davantage qu'il ne pourrait le faire dans son village natal. Il peut envoyer de l'argent à ses parents. Il peut espérer acheter un logement. Peut-être même offrir à son enfant une éducation meilleure que la sienne.

Cette génération de travailleurs migrants devient l'un des piliers silencieux de la réussite chinoise. Ils construisent les infrastructures. Ils fabriquent les produits exportés. Ils font fonctionner les nouvelles villes. Mais ils vivent souvent entre deux mondes. Ils ne sont plus vraiment des ruraux, puisqu'ils travaillent en ville. Mais ils ne sont pas toujours pleinement des citoyens.

Cette situation crée une forme particulière d'existence : celle d'une population mobile, indispensable au développement économique, mais encore partiellement en marge du système urbain.

Une société qui change plus vite
que les mentalités

Avec la croissance apparaît une nouvelle classe moyenne. Elle n'est pas seulement définie par son revenu. Elle se reconnaît aussi à ses aspirations.

Les familles veulent : un appartement, une bonne école pour leurs enfants, des vacances, une voiture, une meilleure qualité de vie. La réussite sociale devient un objectif majeur.

Après des décennies où l'égalité avait été officiellement valorisée, l'argent reprend une place centrale.

Cette évolution ne signifie pas nécessairement un rejet du passé révolutionnaire. Elle traduit plutôt un changement de priorité.

Pendant longtemps, la question essentielle avait été : « Comment survivre ? » Désormais, pour une partie croissante de la population, elle devient : « Comment réussir ? »

Les villes incarnent cette nouvelle Chine. Pékin, Shanghai, Canton, Shenzhen changent de visage.

Les anciens quartiers disparaissent parfois pour laisser place à des avenues immenses, des centres commerciaux, des immeubles résidentiels.

Le paysage urbain devient le symbole d'une nation qui veut montrer sa modernité. Mais cette transformation provoque aussi des pertes. Des quartiers anciens sont détruits. Des habitants sont déplacés. Des modes de vie traditionnels disparaissent.

La modernisation est rapide, parfois brutale.

2008 : le moment de confiance

En 2008, la Chine accueille les Jeux olympiques de Pékin.

Pour le pouvoir comme pour une grande partie de la population, l'événement possède une importance symbolique considérable.

Ce n'est pas seulement une compétition sportive. C'est une déclaration au monde. La Chine veut montrer qu'elle est capable d'organiser un événement mondial avec efficacité, grandeur et précision.

Les cérémonies d'ouverture impressionnent par leur ampleur. Elles racontent une histoire longue : celle d'une civilisation ancienne qui se présente désormais comme une puissance contemporaine. Pour beaucoup de Chinois, cette période est vécue avec fierté.

Les années d'humiliation nationale semblent appartenir au passé. Le pays qui, un siècle plus tôt, avait été affaibli par les puissances étrangères, accueille désormais le monde entier chez lui.

Mais derrière cette image de confiance existe une réalité plus complexe. La croissance rapide a aussi entraîné : pollution massive, spéculation immobilière, écarts sociaux, tensions environnementales.

La Chine découvre que devenir riche crée de nouveaux problèmes.

La génération numérique

À partir des années 2010, une nouvelle rupture apparaît.

La Chine entre dans l'ère numérique.

Pour les générations plus jeunes, Internet transforme profondément le quotidien.

Le téléphone portable devient un objet central. On communique, on achète, on paie, on commande des repas, on réserve des transports depuis un écran.

Des entreprises chinoises deviennent des géants technologiques. Le pays ne se contente plus de fabriquer les produits des autres. Il développe ses propres plateformes, ses propres innovations, ses propres écosystèmes numériques.

Dans une grande ville chinoise contemporaine, la vie quotidienne peut sembler futuriste. Un jeune employé sort du métro. Il paie son café avec son téléphone. Il commande son déjeuner. Il réserve un véhicule. Il échange avec ses amis.

Tout passe par quelques applications.

La rapidité devient une valeur sociale. Le temps est optimisé. L'efficacité devient presque une norme morale.

Mais cette société numérique possède également un autre aspect. La technologie renforce les capacités de gestion et de contrôle. Les outils numériques permettent une organisation plus précise de nombreux aspects de la vie collective. Pour les autorités, ils représentent un moyen d'administration moderne.

Pour certains observateurs, ils soulèvent des questions sur la protection des données, la surveillance et les libertés individuelles.

Comme souvent dans l'histoire chinoise récente, le progrès et le contrôle avancent parfois ensemble.

L'arrivée de Xi Jinping et une nouvelle direction

En 2012, Xi Jinping devient secrétaire général du Parti communiste chinois.

Son arrivée marque une nouvelle étape. La priorité n'est plus seulement la croissance rapide. Le pouvoir insiste davantage sur : la discipline politique, la lutte contre la corruption, la sécurité nationale, la place de la Chine dans le monde.

La campagne anticorruption devient l'un des grands marqueurs de cette période. Des responsables de haut niveau sont sanctionnés.

Pour une partie de la population, cette campagne répond à un sentiment réel : celui d'une corruption devenue visible dans certains secteurs.

Pour d'autres observateurs, elle sert aussi à renforcer le contrôle politique au sommet.

Comme souvent dans l'histoire chinoise contemporaine, une même politique peut être interprétée de plusieurs manières selon le point de vue adopté.

Le rêve chinois et le retour de la puissance

Sous Xi Jinping apparaît une ambition clairement affirmée : faire de la Chine une grande puissance mondiale.

Le discours officiel insiste sur le "renouveau national". L'idée est que la Chine doit retrouver une place correspondant à son histoire, sa population et son poids économique.

Cette ambition s'exprime notamment à travers les Nouvelles routes de la soie, lancées en 2013.

Le projet vise à développer des infrastructures et des échanges avec de nombreux pays. Ports, chemins de fer, zones industrielles : la Chine cherche à renforcer ses connexions internationales. Cette stratégie suscite admiration et inquiétudes.

Certains pays y voient une opportunité de développement. D'autres craignent une dépendance économique ou une influence politique accrue.

La Chine n'est plus seulement un acteur économique, elle devient un acteur géopolitique majeur.

Les contradictions d'une puissance moderne

À mesure que la Chine devient plus riche, de nouvelles questions apparaissent. Le pays doit gérer : le vieillissement de sa population, les inégalités, la transition écologique, la pression sur le marché immobilier, les attentes d'une jeunesse plus éduquée.

La génération née après 1990 ne regarde pas le monde comme ses grands-parents. Elle n'a

pas connu la famine. Elle n'a pas connu la Révolution culturelle.

Elle a grandi avec Internet, les voyages, la consommation. Ses attentes sont différentes. Elle cherche parfois davantage de temps libre, d'équilibre personnel, de sens.

La réussite économique ne suffit plus toujours à définir l'avenir.

2020 : la pandémie
et l'épreuve du modèle chinois

Lorsque le Covid-19 apparaît à Wuhan à la fin de 2019, la Chine entre dans une nouvelle période de crise.

La réponse initiale est critiquée, notamment concernant la circulation des premières informations. Mais rapidement, le pays met en place une stratégie extrêmement stricte : confinements massifs, campagnes de dépistage, suivi numérique, restrictions de déplacement. Pour une partie de la population, cette politique est vécue comme une démonstration de capacité collective.

L'État protège la société face à une menace sanitaire inconnue.

Pour d'autres, notamment après plusieurs mois ou années, les restrictions deviennent une source de fatigue et de frustration.

Le confinement prolongé de Shanghai en 2022 marque particulièrement les esprits. Une ville mondiale, symbole de dynamisme économique, se retrouve partiellement immobilisée.

La Chine en 2026 :
puissance et incertitude

Au milieu des années 2020, la Chine occupe une place unique dans le monde. Elle est : une grande puissance industrielle, un acteur technologique majeur, une puissance militaire importante, un marché immense. Mais elle fait face à des défis considérables.

Le modèle fondé sur une croissance extrêmement rapide atteint ses limites : La population vieillit, la croissance ralentit.

Les tensions internationales augmentent, pourtant, l'histoire chinoise récente montre une constante : sa capacité à changer profondément.

En 1911, beaucoup auraient imaginé que la Chine resterait longtemps affaiblie.

En 1949, beaucoup auraient sous-estimé sa capacité de reconstruction.

En 1978, peu auraient anticipé l'ampleur de son développement économique.

En 2026, la Chine reste donc un pays difficile à résumer.

Elle est à la fois : ancienne civilisation et puissance nouvelle, société traditionnelle et laboratoire technologique, économie ouverte et système politique centralisé, pays de réussites spectaculaires et de profondes contradictions.

Un siècle chinois

L'histoire de la Chine depuis 1911 n'est pas celle d'une simple ascension. C'est une histoire de ruptures.

Un empire disparaît. Une république fragile tente d'exister. La guerre détruit. La révolution reconstruit. L'idéologie transforme et parfois écrase. La réforme enrichit. La modernisation bouleverse.

Ce qui frappe surtout, lorsqu'on regarde ce siècle, ce n'est pas seulement la succession des régimes ou des politiques.

C'est la capacité des individus à traverser des changements inimaginables.

Un Chinois né en 1911 pouvait mourir après avoir connu : l'empereur, la république, les seigneurs de guerre, l'invasion japonaise, la révolution communiste, les campagnes politiques, l'ouverture économique.

Peu de générations humaines ont connu autant de mondes différents. C'est peut-être là que se trouve le véritable fil conducteur de l'histoire chinoise moderne : non pas seulement la transformation d'un État, mais la transformation de millions de vies ordinaires.

Partie 6
Héritages, mémoires
et le visage d'une Chine nouvelle
(1911–2026)

Il est difficile de regarder la Chine du début du XXI^e siècle sans être frappé par un paradoxe.

Le pays qui apparaît aujourd'hui sur les écrans du monde entier — ses métropoles gigantesques, ses trains à grande vitesse, ses entreprises technologiques, ses laboratoires scientifiques, ses infrastructures impressionnantes — semble appartenir à un autre univers que celui de la Chine pauvre, rurale et divisée du début du XX^e siècle.

Et pourtant, entre ces deux images, il existe une continuité.

La Chine de 2026 n'est pas née d'une rupture unique. Elle est le résultat d'une succession de couches historiques qui se superposent encore dans la société.

Sous les immeubles modernes subsistent des traditions anciennes.

Sous l'économie numérique demeurent des réflexes sociaux hérités de siècles d'organisation collective.

Sous le nationalisme contemporain existe encore la mémoire douloureuse des humiliations étrangères.

Sous la confiance affichée d'une grande puissance demeure parfois le souvenir des périodes de chaos et de vulnérabilité.

Comprendre la Chine moderne exige donc de regarder simultanément plusieurs époques.

La Chine est un pays où le passé n'est jamais complètement passé.

Le poids de l'histoire :
une nation qui se souvient

Les sociétés humaines construisent leur identité à partir de leurs souvenirs. La Chine contemporaine ne fait pas exception.

Une partie importante de son imaginaire collectif repose sur ce que l'on appelle souvent le « siècle des humiliations », période allant approximativement du XIX^e siècle jusqu'à la victoire communiste de 1949.

Cette mémoire rassemble plusieurs événements : les guerres de l'opium, les traités imposés par les puissances étrangères, la perte

de souveraineté dans certaines zones, l'invasion japonaise, les divisions internes.

Pour beaucoup de Chinois, l'histoire moderne commence par une blessure.

Le récit national insiste sur une idée centrale : la Chine a été affaiblie parce qu'elle était divisée et incapable de se défendre.

La conclusion tirée de cette mémoire est claire : la puissance nationale est une nécessité.

Cette vision explique en partie pourquoi la stabilité politique conserve une importance particulière dans le discours officiel.

Pour une société ayant connu : la guerre civile, les famines, les invasions, les bouleversements révolutionnaires, le désordre n'est pas une notion abstraite.

Ce récit appartient à la mémoire familiale. Un grand-parent qui a vu son village détruit pendant la guerre ou connu la faim n'a pas forcément la même perception du changement politique qu'un jeune diplômé du XXI^e siècle.

Les générations chinoises ne portent pas toutes le même passé.

Les générations chinoises :
plusieurs mondes dans une même famille

L'une des particularités les plus frappantes de la Chine moderne est la coexistence de générations ayant vécu des réalités presque incompatibles.

Un homme né dans les années 1930 peut avoir connu : la guerre contre le Japon, la guerre civile, les premières années communistes, le Grand Bond en avant, la Révolution culturelle. Son enfant, né dans les années 1960, peut avoir grandi pendant les dernières années maoïstes, puis découvert l'économie de marché dans sa jeunesse. Son petit-enfant, né dans les années 1990, peut avoir grandi avec Internet, les voyages internationaux et les réseaux sociaux.

Trois personnes d'une même famille peuvent avoir des rapports totalement différents au travail, à l'argent, à l'autorité ou à la réussite. Dans une famille chinoise contemporaine, un repas peut réunir plusieurs visions du monde. Le grand-père parle de l'époque où il fallait économiser chaque grain de riz. Le père raconte les premières années où il a pu créer une petite entreprise. Le petit-fils explique

son envie de travailler dans une société technologique ou de partir étudier à l'étranger. Ils vivent ensemble, mais ils appartiennent presque à des siècles différents.

Tradition et modernité :
une opposition trop simple

La Chine est souvent décrite comme un pays partagé entre tradition et modernité.

Cette formule est juste, mais insuffisante, car la particularité chinoise est moins d'opposer ces deux dimensions que de les faire coexister.

Dans une grande ville moderne, un ingénieur travaillant sur l'intelligence artificielle peut continuer à respecter les fêtes familiales traditionnelles.

Une jeune femme utilisant quotidiennement les outils numériques peut consulter sa famille avant une décision importante.

Un entrepreneur international peut financer la rénovation d'un temple ancestral dans son village d'origine.

La modernité chinoise n'a pas remplacé entièrement le passé. Elle l'a transformé.

Le confucianisme, longtemps critiqué pendant certaines périodes révolutionnaires, continue d'influencer indirectement certains comportements sociaux : importance de l'éducation, respect des aînés, valeur accordée à l'effort, priorité donnée à la famille.

Cela ne signifie pas que la société chinoise est immobile, au contraire.

Mais les changements s'inscrivent souvent dans une continuité culturelle plus longue.

Le rôle central de l'éducation

Depuis l'époque impériale, la Chine accorde une importance exceptionnelle à l'éducation.

Les examens impériaux avaient pendant des siècles constitué un moyen de promotion sociale. Même après leur disparition, l'idée demeure : l'étude peut changer une destinée.

Cette conviction est toujours extrêmement présente. Pour beaucoup de familles chinoises, l'éducation représente le meilleur investissement possible.

Les parents acceptent parfois de grands sacrifices pour permettre à leurs enfants de réussir. Cette pression scolaire est l'une des caracté-

ristiques importantes de la Chine contemporaine.

Dans les grandes villes, la compétition éducative commence très tôt. Les familles cherchent les meilleures écoles. Les enfants suivent des cours supplémentaires. La réussite académique devient une source d'honneur familial. Mais cette pression provoque aussi des débats.

Certains s'inquiètent du stress imposé aux jeunes générations.

D'autres considèrent que, dans une société très compétitive, l'éducation reste la principale voie d'ascension sociale.

La Chine et le monde :
de l'isolement à l'interdépendance

En 1911, la Chine est un pays affaibli face aux puissances étrangères.

En 2026, elle est devenue l'un des principaux acteurs du système international. Cette évolution est spectaculaire. Mais elle crée aussi une nouvelle situation.

La Chine dépend du monde autant que le monde dépend d'elle. Ses entreprises exportent partout. Ses industries utilisent des ressources venues de nombreux continents. Ses étudiants circulent dans les universités étrangères. Ses touristes voyagent à travers la planète.

L'époque où la Chine pouvait se penser isolée appartient définitivement au passé.

Cette ouverture crée cependant des tensions. Une puissance économique importante souhaite naturellement défendre ses intérêts. Ses partenaires et ses concurrents observent avec attention ses ambitions.

Les questions liées : au commerce, aux technologies, à la sécurité, aux territoires disputés, sont devenues centrales dans les relations internationales.

La Chine du XXI^e siècle n'est plus un pays qui cherche seulement à se développer, elle cherche aussi à définir sa place dans l'ordre mondial.

Les réussites :
ce que la Chine a accompli

Une analyse équilibrée doit reconnaître les transformations considérables accomplies de-

puis 1949, et plus encore depuis les réformes de la fin des années 1970.

En quelques décennies, la Chine a connu : une réduction massive de la pauvreté, une industrialisation exceptionnelle, une amélioration importante de l'espérance de vie, un développement spectaculaire des infrastructures, une généralisation de l'éducation, une montée en puissance scientifique et technologique. Des centaines de millions de personnes ont vu leurs conditions matérielles changer.

Pour beaucoup de familles, le progrès n'est pas une théorie. Il se mesure dans la réalité quotidienne : une maison plus confortable, une meilleure alimentation, l'accès aux soins, la possibilité d'étudier, la sécurité économique.

Ces transformations constituent probablement l'un des phénomènes économiques et sociaux les plus importants de l'histoire contemporaine.

Peu de sociétés ont changé aussi rapidement.

Les coûts et les contradictions

Mais aucune transformation historique de cette ampleur ne se fait sans conséquences. La Chine contemporaine doit aussi affronter ses difficultés.

La croissance rapide a créé : des inégalités importantes, une pression environnementale considérable, une compétition sociale intense, des déséquilibres entre régions.

La modernisation a parfois détruit des paysages urbains anciens. L'efficacité économique a parfois été obtenue au prix de conditions de travail difficiles.

L'organisation collective a souvent renforcé la capacité d'action de l'État, mais elle soulève aussi des questions sur la place de l'individu.

Le modèle chinois repose donc sur une combinaison particulière : un État puissant, une économie largement ouverte, une société dynamique, mais un cadre politique fortement centralisé.

Ce mélange constitue l'une des grandes expériences politiques et économiques du XXI^e siècle.

Une Chine encore en transformation

La Chine de 2026 n'est pas un aboutissement ; elle est une étape. Elle doit désormais affronter des défis différents de ceux du passé.

Auparavant, la question était :

« Comment sortir de la pauvreté ? »

Puis :

« Comment devenir une puissance industrielle ? »

Aujourd'hui :

« Comment maintenir la prospérité dans une société plus complexe ? »

Le vieillissement démographique est un défi majeur. Pendant longtemps, la Chine a bénéficié d'une population active immense. Cette période touche progressivement à sa fin.

Le pays doit également trouver un nouvel équilibre économique. La croissance fondée sur les exportations et la construction massive d'infrastructures ne peut pas rester éternellement le seul moteur. L'innovation, les services, la consommation intérieure deviennent essentiels.

Le siècle chinois :

quelle signification historique ?

Si l'on regarde la période 1911–2026 avec le recul de l'histoire, une chose apparaît clairement : la Chine moderne est une histoire de reconstruction permanente. Chaque génération a reçu un héritage difficile.

Les révolutionnaires de 1949 ont hérité d'un pays ravagé par les guerres.

Les réformateurs de la fin des années 1970 ont hérité d'une économie affaiblie.

Les dirigeants du XXI^e siècle héritent d'une puissance devenue complexe.

À chaque étape, la Chine a dû répondre à une question différente.

La question de 1911 était : Comment survivre à la disparition d'un ordre ancien ?

La question de 1949 : Comment reconstruire une nation indépendante ?

La question de 1978 : Comment sortir du sous-développement ?

La question de 2026 : Comment être une grande puissance sans perdre son équilibre intérieur ?

Une histoire d'hommes et de femmes

Au-delà des dirigeants, des idéologies et des statistiques, l'histoire chinoise moderne est d'abord celle de centaines de millions d'existences ordinaires.

Le paysan qui cultive sa terre depuis des générations.

L'étudiant qui découvre les idées nouvelles au début du XXe siècle.

L'ouvrier qui quitte son village pour une usine côtière.

Le professeur envoyé à la campagne pendant la Révolution culturelle.

L'entrepreneur qui ouvre son premier commerce.

L'ingénieur qui travaille dans une entreprise technologique mondiale.

Toutes ces vies appartiennent à la même histoire.

La Chine de 2026 n'est pas simplement le résultat d'un gouvernement, d'une idéologie ou d'une stratégie économique. Elle est le produit d'un siècle d'épreuves et d'adaptations. Elle porte encore les traces de ses blessures. Elle porte aussi les marques de ses réussites. Elle est ancienne et nouvelle. Fragile et puissante. Traditionnelle et futuriste. Collective et individuelle.

Peut-être est-ce là la meilleure manière de comprendre la Chine contemporaine : non comme un mystère ou un paradoxe insoluble, mais comme une civilisation qui, depuis plus d'un siècle, cherche une réponse à une même question :

Comment rester elle-même tout en changeant profondément ?

MAO ZEDONG
(1893-1976)
Biographie

Partie 1
De Shaoshan à la révolution :
la naissance
d'un révolutionnaire chinois
(1893-1927)

Lorsque Mao Zedong disparaît, le 9 septembre 1976, il laisse derrière lui un héritage qui figure parmi les plus complexes du XXe siècle. Peu d'hommes auront autant marqué l'histoire de leur pays, et peu auront suscité des interprétations aussi opposées. Pour certains, Mao demeure le dirigeant qui a permis à la Chine de retrouver son indépendance politique après un siècle d'affaiblissement et d'humiliations étrangères. Pour d'autres, il incarne les grandes catastrophes humaines du siècle révolutionnaire chinois, notamment le Grand Bond en avant et la Révolution culturelle. Entre ces deux visions, l'historien cherche moins à trancher qu'à comprendre comment un homme issu d'un village du Hunan a pu devenir le fondateur d'un régime qui allait transformer profondément la Chine et influencer une partie du monde.

Un enfant du Hunan
dans une Chine en crise

Lorsque Mao Zedong naît, le 26 décembre 1893, dans le village de Shaoshan, au cœur de la province du Hunan, rien ne permet d'imaginer que cet enfant deviendra un jour l'un des hommes les plus influents — et les plus controversés — du XXe siècle. La Chine qu'il découvre alors n'est pas encore la République populaire qu'il dirigera pendant près de trois décennies. Elle est encore un empire gouverné par la dynastie Qing, un système politique vieux de plusieurs siècles, mais déjà profondément fragilisé par les transformations du monde moderne.

Depuis le XIXe siècle, la Chine traverse une période de crise profonde. Les guerres de l'opium, les interventions étrangères, les défaites militaires face aux puissances occidentales puis face au Japon ont progressivement affaibli l'autorité impériale. Les élites chinoises s'interrogent : comment une civilisation qui se considérait autrefois comme le centre du monde a-t-elle pu devenir dépendante des puissances étrangères ? Comment moderniser le pays sans perdre son identité ?

Ces grandes questions nationales ne sont pas encore celles du jeune Mao. Son univers, durant ses premières années, est celui d'un village agricole du Hunan, avec ses rythmes saisonniers, ses traditions familiales et ses hiérarchies sociales.

La famille Mao appartient à une paysannerie relativement aisée. Son père, Mao Yichang, est un homme énergique qui a réussi à améliorer sa condition sociale grâce au travail et à l'acquisition progressive de terres. Contrairement à l'image d'un futur révolutionnaire issu de la misère absolue, Mao grandit dans un environnement où l'on connaît la dureté du monde rural, mais où l'on possède aussi une certaine sécurité matérielle.

Cette origine aura une influence importante sur sa vision politique future. Mao n'observe pas la campagne chinoise depuis l'extérieur : il la connaît intimement. Il comprend les difficultés des paysans, leur dépendance économique, leurs rapports complexes avec les propriétaires terriens et les autorités locales. Mais il connaît également le fonctionnement des familles rurales relativement prospères, leur discipline et leur volonté d'ascension sociale. Son enfance est marquée par une relation difficile avec son père. Mao Yichang est un homme autoritaire, attaché à l'obéissance et au travail agricole. Il souhaite que son fils reprenne un jour la gestion des terres familiales. Mao, lui, montre très tôt un tempérament indépendant. Il lit beaucoup, se passionne pour l'histoire et manifeste une tendance à remettre en question les règles qui lui sont imposées.

Cette opposition familiale peut sembler anecdotique, mais elle révèle déjà une caractéristique profonde de sa personnalité : Mao accepte difficilement les autorités établies lorsqu'il estime qu'elles empêchent une transformation nécessaire.

La découverte du monde
et la naissance d'une pensée révolutionnaire

Au début du XX^e siècle, la jeunesse chinoise vit une période de bouleversements intellectuels sans précédent. Pendant des siècles, l'éducation chinoise a reposé sur l'étude des classiques confucéens, qui formaient les futurs fonctionnaires impériaux. Mais ce système est progressivement remis en question par une génération qui considère que les an-

ciennes structures ne permettent plus à la Chine de faire face au monde moderne.

Mao reçoit d'abord cette formation traditionnelle, mais il découvre rapidement d'autres courants de pensée. Il s'intéresse à l'histoire chinoise, aux grands personnages politiques, aux philosophes occidentaux et aux mouvements révolutionnaires étrangers.

Comme beaucoup de jeunes intellectuels de son époque, il cherche une réponse à une question essentielle : pourquoi la Chine est-elle devenue si vulnérable ?

La réponse n'est pas évidente. Certains accusent la corruption du pouvoir impérial. D'autres estiment que la Chine doit adopter les institutions occidentales. D'autres encore pensent qu'une transformation plus radicale est nécessaire.

Mao appartient progressivement à cette dernière catégorie.

L'année 1911 constitue un moment fondateur. La révolution menée contre la dynastie Qing met fin à plus de deux mille ans de régime impérial. Une République chinoise est proclamée, suscitant d'immenses espoirs. Pour de nombreux jeunes Chinois, c'est la preuve que l'histoire peut être transformée par l'action collective.

Mais les désillusions arrivent rapidement. La nouvelle République peine à établir un pouvoir stable. Les rivalités entre chefs militaires fragmentent le pays. Le gouvernement central reste faible. Les interventions étrangères continuent.

Pour Mao, cette période confirme une idée qui l'accompagnera toute sa vie : un changement politique limité ne suffit pas. La Chine doit être profondément reconstruite.

L'étudiant qui cherche
une voie pour sauver son pays

À l'École normale de Changsha, où il poursuit ses études, Mao découvre un univers intellectuel qui va largement dépasser le cadre traditionnel de son enfance. Il lit avec passion, fréquente d'autres étudiants et participe aux débats politiques de son époque.

Il n'est pas encore communiste. Son premier engagement est celui d'un jeune nationaliste chinois préoccupé par le destin de son pays.

Cette nuance est importante, car le communisme de Mao ne naît pas d'abord d'une ad-

hésion abstraite à une théorie importée d'Europe. Il naît d'une question chinoise : comment sortir un pays immense de la faiblesse et de la domination étrangère ?

En 1919, le mouvement du 4 mai marque une nouvelle étape. Des étudiants manifestent contre les décisions prises après la Première Guerre mondiale qui accordent au Japon certains droits sur des territoires chinois. Mais le mouvement dépasse rapidement cette question diplomatique. Il devient une contestation culturelle et politique plus large.

Une partie de la jeunesse réclame :

davantage de science ;

une modernisation profonde ;

une rupture avec certaines traditions jugées responsables du retard chinois.

Mao observe attentivement ce mouvement. Il comprend le rôle essentiel des intellectuels, mais il commence aussi à réfléchir à une autre question : comment mobiliser la majorité de la population chinoise, c'est-à-dire les paysans ?

Cette interrogation va progressivement le distinguer des autres révolutionnaires chinois.

Le communisme chinois

et l'idée d'une révolution paysanne

Lorsque le Parti communiste chinois est fondé en 1921, Mao n'est pas encore son principal dirigeant. Le mouvement est alors fortement influencé par l'expérience russe et par la révolution bolchevique de 1917.

Selon le modèle marxiste classique, la révolution devait être portée principalement par les ouvriers industriels. Mais la Chine présente une particularité majeure : elle est encore une société essentiellement rurale. Les ouvriers sont concentrés dans quelques villes, tandis que des centaines de millions de paysans vivent dans les campagnes.

Mao considère que cette réalité ne peut pas être ignorée.

Il développe progressivement une idée originale : dans un pays comme la Chine, la paysannerie peut devenir la force principale d'une révolution socialiste.

Cette conception n'est pas seulement théorique. Elle correspond à une stratégie politique concrète. Pour Mao, il faut construire un mouvement capable de s'enraciner dans les campagnes, de gagner le soutien des popula-

tions rurales et d'établir progressivement des bases révolutionnaires.

Cette approche va d'abord le placer en position minoritaire au sein du Parti communiste chinois. Mais les événements vont bientôt lui donner une occasion historique.

Partie 2

Le révolutionnaire des campagnes :
de la guerre civile à la fondation
de la Chine populaire
(1927-1949)

La rupture de 1927 :
quand Mao choisit les campagnes

À partir du milieu des années 1920, la situation politique chinoise entre dans une phase de grande instabilité. La jeune République chinoise, née en 1912, n'a jamais réussi à établir un pouvoir central véritablement solide. Le pays reste partagé entre différents chefs militaires régionaux, tandis que le gouvernement nationaliste installé à Canton tente de réunifier le territoire.

Dans ce contexte, le Parti communiste chinois et le Kuomintang, le mouvement nationaliste fondé par Sun Yat-sen, concluent une alliance temporaire. Leur objectif commun est de mettre fin au pouvoir des seigneurs de guerre et de reconstruire un État chinois indépendant. Cette coopération est cependant fragile, car les deux mouvements poursuivent des objectifs très différents.

Les communistes souhaitent une transformation sociale profonde, notamment une réforme de la propriété foncière et une mobilisation populaire. Les nationalistes, eux, veulent moderniser la Chine et renforcer l'État, mais sans remettre en cause l'ensemble des structures sociales existantes.

Après la mort de Sun Yat-sen en 1925, Tchang Kai-shek prend progressivement la direction du Kuomintang. Il considère bientôt les communistes comme une menace pour son propre projet politique. En avril 1927, lors de la prise de contrôle de Shanghai par les forces nationalistes, une répression massive est déclenchée contre les communistes et leurs alliés. Des milliers de militants sont arrêtés, exécutés ou contraints à la clandestinité.

Cet événement constitue un tournant majeur dans l'histoire du Parti communiste chinois. Jusqu'alors, une partie importante de ses dirigeants pensait encore que la révolution devait être préparée principalement dans les villes, auprès des ouvriers industriels. La répression de 1927 montre que cette stratégie est extrêmement vulnérable.

Mao, qui observe depuis plusieurs années la réalité des campagnes chinoises, tire une conclusion différente de nombreux responsables communistes : si les villes sont contrôlées par leurs adversaires, alors l'avenir de la révolution doit se construire ailleurs.

Cet « ailleurs », ce sont les campagnes.

Le choix paysan :
une révolution adaptée à la réalité chinoise

Le choix de Mao de s'appuyer sur les paysans constitue probablement l'une de ses contributions politiques les plus originales au mouvement communiste international. Il ne s'agit pas simplement d'une adaptation tactique temporaire, mais d'une nouvelle manière de concevoir la révolution.

Dans la théorie marxiste classique développée en Europe au XIXe siècle, la transformation socialiste devait être portée par une classe ouvrière industrielle concentrée dans les grandes villes. Or la Chine du début du XXe siècle est très différente des sociétés européennes industrialisées. Son immense population rurale vit dans des conditions souvent difficiles, mais elle ne correspond pas au modèle du prolétariat industriel décrit par Marx.

Mao estime donc qu'une révolution chinoise ne peut pas être une simple reproduction de la révolution russe. Elle doit partir de la réalité du pays.

Cette idée repose sur une observation simple : les paysans sont majoritaires. Ils souffrent de nombreux problèmes qui peuvent devenir des facteurs de mobilisation politique : endettement auprès des propriétaires et des prêteurs ; lourdeur des impôts ; instabilité liée aux guerres et aux récoltes ; absence de véritable représentation politique.

Cependant, Mao ne considère pas les paysans comme spontanément révolutionnaires. Contrairement à une vision romantique parfois développée après 1949, il ne pense pas que la population rurale se soulèvera naturellement pour des raisons idéologiques. Il estime plutôt qu'un mouvement organisé doit transformer les revendications sociales en force politique. C'est dans cette logique que les communistes commencent à établir des bases révolutionnaires dans certaines régions rurales.

Les premières bases rouges et l'apprentissage du pouvoir

À la fin des années 1920 et au début des années 1930, Mao participe à la création de territoires contrôlés par les communistes, notamment dans les zones montagneuses du Jiangxi. Ces régions deviennent de véritables laboratoires politiques.

Les communistes y mettent en place leurs propres institutions, leur administration, leur système militaire et leurs politiques sociales. La réforme agraire occupe une place centrale. Les terres de certains grands propriétaires sont redistribuées, ce qui permet aux communistes de gagner le soutien d'une partie des paysans pauvres.

Mais cette période révèle aussi une autre dimension du mouvement maoïste : la violence politique.

Les transformations sociales ne se font pas sans affrontements. Les propriétaires terriens sont souvent désignés comme des ennemis de classe. Certains sont soumis à des procès publics, parfois exécutés. La révolution communiste chinoise, dès ses premières années, associe donc une volonté de justice sociale à une logique de lutte contre des catégories considérées comme adversaires.

Cette combinaison entre mobilisation populaire et répression des opposants restera une caractéristique du pouvoir maoïste après 1949.

Sur le plan militaire, Mao développe progressivement une stratégie qui deviendra célèbre : la guerre révolutionnaire prolongée.

Face à des forces nationalistes mieux équipées et plus nombreuses, les communistes évitent généralement les grandes batailles classiques. Ils privilégient la mobilité, l'utilisation du terrain, la guérilla et l'établissement d'un soutien durable auprès des populations locales.

Cette stratégie repose sur une idée essentielle : une armée révolutionnaire ne peut survivre sans lien étroit avec la population.

Les soldats communistes doivent être disciplinés, éviter de se comporter comme une force d'occupation et apparaître comme les représentants d'un ordre nouveau.

Cette conception militaire sera étudiée bien au-delà de la Chine. Au XXe siècle, plusieurs mouvements révolutionnaires d'Asie, d'Afri-

que ou d'Amérique latine s'inspireront de cette expérience.

Les tensions au sein du Parti communiste chinois

Malgré ses succès locaux, Mao reste longtemps contesté au sein de son propre parti.

Dans les années 1930, de nombreux cadres communistes chinois ont été formés ou influencés par l'Union soviétique. Ils considèrent que Mao s'éloigne trop de la doctrine marxiste classique en donnant un rôle central à la paysannerie.

Ces tensions ne sont pas seulement idéologiques. Elles concernent aussi la question du pouvoir.

Qui doit définir la stratégie révolutionnaire chinoise ?

Les dirigeants formés dans les milieux urbains et liés à l'Internationale communiste, ou ceux qui, comme Mao, construisent une expérience directement sur le terrain chinois ?

Pendant plusieurs années, Mao ne contrôle pas entièrement le Parti. Mais les difficultés militaires rencontrées par les communistes vont progressivement renforcer sa position.

La Longue Marche : défaite militaire et naissance d'un mythe fondateur

En 1934, les forces communistes sont contraintes d'abandonner leur principale base du Jiangxi sous la pression des campagnes militaires lancées par Tchang Kaï-chek. Commence alors un épisode devenu l'un des grands mythes fondateurs du communisme chinois : la Longue Marche.

Durant près d'un an, plusieurs dizaines de milliers de soldats et de militants communistes parcourent plusieurs milliers de kilomètres à travers certaines des régions les plus difficiles de Chine. Ils franchissent des montagnes, traversent des rivières, affrontent la faim, les maladies et les combats.

L'épreuve est extrêmement coûteuse humainement. Une grande partie des participants initiaux disparaît au cours du trajet.

Historiquement, la Longue Marche doit être comprise avec nuance. Elle est d'abord une retraite imposée par une situation militaire défavorable. Les communistes sont vaincus dans

leurs bases du sud et doivent chercher un refuge plus sûr.

Mais politiquement, elle devient un événement déterminant.

La Longue Marche permet à Mao de renforcer son autorité. Lors de la conférence de Zunyi, en 1935, ses critiques envers la stratégie précédente du Parti gagnent progressivement du poids. Il apparaît alors comme l'un des rares dirigeants capables de proposer une voie adaptée aux réalités chinoises.

Le futur chef de la Chine populaire naît véritablement durant cette période.

La guerre contre le Japon :
le moment décisif

L'invasion japonaise de la Chine à partir de 1937 bouleverse encore une fois le destin du pays. Face à une menace extérieure majeure, les nationalistes et les communistes sont contraints de coopérer temporairement.

La guerre contre le Japon est une catastrophe pour la population chinoise. Des villes sont détruites, des millions de personnes sont déplacées, les pertes humaines sont considérables.

Les nationalistes portent l'essentiel des combats conventionnels contre l'armée japonaise, mais les communistes profitent également de la situation pour étendre leur influence dans les campagnes occupées.

Ils développent des réseaux locaux, organisent des structures administratives et présentent leur mouvement comme une force de résistance nationale.

Cette stratégie porte ses fruits. En 1945, lorsque le Japon capitule, le Parti communiste chinois est beaucoup plus puissant qu'avant la guerre.

La victoire de 1949 :
une nouvelle Chine apparaît

Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, la guerre civile reprend entre communistes et nationalistes. Cette fois, le rapport de forces a changé.

Le Kuomintang dispose encore d'une armée importante, mais son image s'est dégradée. La corruption, l'inflation et les difficultés économiques affaiblissent le gouvernement de Tchang Kaï-chek. Une partie de la population,

épuisée par des décennies de conflits, cherche avant tout une stabilité nouvelle.

Les communistes, eux, apparaissent plus organisés et bénéficient du soutien d'une partie importante des campagnes.

Leur victoire n'est pas seulement militaire. Elle repose aussi sur leur capacité à construire une organisation politique efficace dans un pays immense et profondément fragmenté.

Le 1er octobre 1949, depuis la place Tian'anmen à Pékin, Mao Zedong proclame la naissance de la République populaire de Chine.

À cinquante-cinq ans, l'ancien étudiant du Hunan devient le dirigeant d'un État qui rassemble alors près d'un quart de l'humanité.

Pour ses partisans, il est celui qui a mis fin à un siècle de faiblesse nationale et rendu à la Chine sa souveraineté.

Mais la révolution qui vient de triompher doit désormais affronter une tâche immense : transformer un pays pauvre, largement rural et profondément marqué par la guerre.

La période de la conquête du pouvoir est terminée.

Commence celle de l'exercice du pouvoir.

Et c'est durant cette nouvelle étape que l'héritage de Mao deviendra le plus contradictoire.

Partie 3

Mao au pouvoir :
construire une Chine nouvelle
et les contradictions d'une révolution
(1949-1976)

1949 : le pouvoir conquis,
le pays à reconstruire

Lorsque Mao Zedong proclame la naissance de la République populaire de Chine, le 1er octobre 1949, il ne prend pas simplement la tête d'un nouveau gouvernement. Il hérite d'un pays épuisé par plusieurs décennies de crises successives. Depuis le début du XXe siècle, la Chine a connu la chute de l'Empire, les divisions entre chefs militaires, les affrontements politiques, l'invasion japonaise et une longue guerre civile. Les infrastructures sont largement détruites, l'économie est désorganisée et une grande partie de la population vit encore dans des conditions extrêmement précaires.

Pour les communistes, la victoire de 1949 représente donc avant tout une promesse de reconstruction nationale. Mao et ses compagnons ne se présentent pas seulement comme des révolutionnaires sociaux : ils affirment également être les artisans du retour de la souveraineté chinoise après un siècle d'affaiblissement face aux puissances étrangères. Cette dimension nationale est essentielle pour comprendre le soutien dont bénéficie alors le nouveau régime.

La Chine populaire qui naît en 1949 n'est cependant pas un pays communiste au sens où l'entendait l'Union soviétique au lendemain de la révolution de 1917. Le Parti communiste chinois doit encore transformer une société immense, majoritairement rurale, où les traditions locales et les structures familiales restent très fortes. La question centrale n'est donc plus seulement de prendre le pouvoir, mais de savoir comment utiliser ce pouvoir pour remodeler la société.

Mao est convaincu qu'une simple réforme administrative ne suffira pas. Selon lui, la Chine doit connaître une transformation révolutionnaire profonde : modifier les rapports sociaux, changer la propriété de la terre, créer une nouvelle organisation économique et former un citoyen nouveau débarrassé des anciennes hiérarchies.

Cette ambition explique à la fois les grandes réussites des premières années du régime et les drames qui marqueront ensuite son histoire.

Les premières transformations : réforme agraire et création d'un nouvel État

La première grande priorité du gouvernement communiste est la question paysanne. Pendant des décennies, la propriété foncière a constitué l'une des principales sources de tensions dans les campagnes chinoises. Une partie importante des paysans travaille des terres appartenant à des propriétaires auxquels ils doivent verser une partie de leur récolte ou auprès desquels ils contractent des dettes.

Dès les premières années du régime, une vaste réforme agraire est lancée. Les terres de nombreux propriétaires sont confisquées puis redistribuées aux paysans pauvres. Pour une partie de la population rurale, cette mesure représente un changement historique : pour la première fois, certains deviennent propriétaires d'une terre qu'ils cultivaient auparavant pour d'autres.

Cette réforme rencontre un soutien réel dans de nombreuses régions. Elle répond à une attente ancienne d'une partie de la paysannerie. Mais elle s'accompagne aussi d'une violence politique importante. Les propriétaires fonciers sont souvent présentés comme des représentants d'une ancienne société injuste. Des assemblées publiques sont organisées, au cours desquelles certains sont accusés, humiliés ou condamnés.

La réforme agraire illustre déjà une caractéristique fondamentale du maoïsme : la volonté de transformer rapidement la société en mobilisant les populations elles-mêmes dans une lutte politique. Le Parti communiste ne cherche pas seulement à gouverner la Chine ; il cherche à créer un nouvel ordre social en impliquant les masses dans cette transformation.

Parallèlement, le nouveau pouvoir construit progressivement les institutions de l'État communiste. Le Parti communiste chinois devient le centre de décision politique. L'administration est réorganisée, l'armée est placée sous le contrôle du nouveau régime et les anciennes élites administratives sont remplacées ou intégrées selon les cas.

Le modèle soviétique exerce alors une influence importante. La Chine se rapproche de

l'Union soviétique, qui devient son principal partenaire international. Des conseillers soviétiques participent au développement industriel et à la formation de cadres chinois.

Cependant, Mao n'est pas un simple imitateur de Staline. Il reste profondément attaché à une vision particulière de la révolution chinoise, fondée sur la mobilisation populaire et la transformation idéologique permanente. Là où le modèle soviétique insiste davantage sur la construction industrielle et l'organisation étatique, Mao accorde une place centrale à la volonté politique des masses.

Cette différence deviendra de plus en plus visible dans les années suivantes.

La guerre de Corée :
la Chine nouvelle
entre dans le monde international

En 1950, quelques mois seulement après la fondation de la République populaire, la guerre de Corée éclate. Lorsque les forces nord-coréennes envahissent la Corée du Sud, le conflit devient rapidement un affrontement international impliquant les États-Unis et leurs alliés.

Pour Mao, cette guerre représente un immense défi. La Chine sort à peine de décennies de conflits et son armée manque encore d'équipements modernes. Pourtant, le gouvernement chinois décide d'intervenir aux côtés de la Corée du Nord.

Cette décision répond à plusieurs objectifs. Il s'agit officiellement de défendre un pays socialiste voisin contre une intervention étrangère, mais il s'agit aussi pour Mao de montrer que la Chine nouvelle n'acceptera plus d'être traitée comme une puissance faible. L'intervention chinoise surprend le monde : les forces communistes parviennent à repousser les troupes internationales jusqu'à une position proche de la frontière initiale.

La guerre se termine en 1953 sans véritable vainqueur. La péninsule coréenne reste divisée, mais la Chine sort renforcée politiquement. Elle vient de démontrer qu'elle est devenue un acteur militaire important en Asie.

À l'intérieur du pays, cette période contribue également à renforcer le prestige de Mao et du Parti communiste. La mémoire des interventions étrangères du XIX^e siècle et de l'invasion japonaise reste encore très présente

dans la société chinoise. La résistance aux États-Unis est présentée comme la preuve que la Chine a retrouvé sa dignité nationale.

La transformation économique :
vers la collectivisation

Après la consolidation initiale du régime, Mao souhaite accélérer la transformation économique du pays. La Chine doit sortir de la pauvreté et devenir une puissance industrielle moderne.

Dans un premier temps, le gouvernement adopte une politique relativement prudente. Le premier plan quinquennal, lancé en 1953, s'inspire largement du modèle soviétique : priorité à l'industrie lourde, développement des infrastructures, création de grandes entreprises d'État.

Les résultats sont significatifs. La production industrielle progresse, les bases d'une économie moderne sont établies et le pays commence à disposer d'un appareil industriel qui n'existait pas auparavant à grande échelle.

Mais Mao considère rapidement que cette évolution reste insuffisante. Pour lui, la Chine doit avancer plus vite. La révolution ne doit pas simplement moderniser l'économie ; elle doit transformer profondément les comportements, les mentalités et les rapports sociaux. Cette volonté d'accélération va conduire à l'une des expériences les plus ambitieuses — et les plus tragiques — de son règne.

Le Grand Bond en avant : l'utopie
d'une transformation accélérée

En 1958, Mao lance le Grand Bond en avant. L'objectif est immense : permettre à la Chine de rattraper rapidement les grandes puissances industrielles, voire de dépasser certains pays occidentaux dans un délai très court.

Le projet repose sur une idée centrale : la mobilisation politique des masses pourrait compenser le manque de moyens techniques. Selon Mao, l'enthousiasme révolutionnaire et l'organisation collective peuvent permettre d'accomplir des progrès que les méthodes économiques traditionnelles rendraient impossibles.

Les campagnes chinoises sont alors profondément réorganisées. Les coopératives agricoles sont regroupées en communes popu-

lares. Les habitants travaillent collectivement, les repas sont parfois organisés dans des cantines communes et les structures traditionnelles du village sont bouleversées.

Dans le même temps, le gouvernement encourage la production d'acier dans de petits hauts fourneaux locaux. Des millions de personnes sont mobilisées dans des projets industriels improvisés, souvent sans compétences techniques suffisantes.

L'ambition est considérable, mais le système repose largement sur des objectifs irréalistes et une pression politique qui empêche souvent les responsables locaux de signaler les difficultés réelles. Dans plusieurs régions, les chiffres de production sont exagérés pour répondre aux attentes du pouvoir.

Les conséquences sont dramatiques.

Les récoltes diminuent, l'organisation agricole est désorganisée et une famine d'une ampleur exceptionnelle frappe le pays entre 1959 et 1961. Les estimations historiques varient, mais les chercheurs s'accordent généralement sur le fait que plusieurs dizaines de millions de personnes meurent des conséquences directes ou indirectes de cette catastrophe.

Le Grand Bond en avant constitue aujourd'hui l'un des principaux éléments du bilan critique de Mao. Il montre les dangers d'un système où l'idéologie et la volonté politique peuvent prendre le pas sur l'observation économique et scientifique.

Après la catastrophe du Grand Bond :
le recul provisoire de Mao

La crise provoquée par le Grand Bond en avant constitue un moment de rupture dans l'histoire de la Chine populaire. À partir de 1960, l'ampleur des difficultés économiques devient impossible à ignorer. Les récoltes sont insuffisantes dans de nombreuses régions, les campagnes sont désorganisées et la famine touche une partie considérable de la population.

Le système politique mis en place par le Parti communiste rend cependant difficile l'expression de la réalité. Dans un contexte où la loyauté idéologique est valorisée, les responsables locaux hésitent souvent à transmettre des informations négatives aux autorités supérieures. Beaucoup préfèrent annoncer des résultats conformes aux attentes du pouvoir plutôt que de reconnaître les échecs. Cette dynamique contribue à prolonger une politique qui aurait pourtant nécessité d'être rapidement corrigée.

Face à cette situation, plusieurs dirigeants du Parti interviennent pour modifier la politique économique. Liu Shaoqi, président de la République populaire, et Deng Xiaoping, alors secrétaire général du Parti communiste, prennent une place croissante dans la gestion quotidienne du pays. Leur objectif n'est pas de remettre en cause le régime communiste, mais de restaurer l'économie en adoptant des mesures plus pragmatiques.

Certaines décisions prises durant cette période témoignent d'une volonté de retour au réalisme économique : les communes populaires sont partiellement réorganisées, davantage de responsabilités sont rendues aux cadres locaux et certaines initiatives privées limitées réapparaissent dans les campagnes.

Mao conserve cependant son prestige politique et son influence symbolique. Il reste le fondateur de la Chine populaire, le dirigeant historique de la révolution et la figure centrale du Parti. Mais pour la première fois depuis 1949, son orientation politique est implicitement remise en question par d'autres dirigeants capables de lui imposer une inflexion. Cette situation va profondément marquer Mao.

Il considère que les difficultés du Grand Bond ne sont pas seulement dues à des erreurs éco-

nomiques. À ses yeux, le danger principal vient d'une évolution idéologique du Parti lui-même. Il craint qu'une nouvelle élite administrative ne se forme, coupée des masses populaires et progressivement attirée par des valeurs plus proches de celles qu'il combat depuis toujours.

Cette méfiance envers la bureaucratie et les « déviations » internes sera l'un des moteurs de la période suivante.

La Chine et l'Union soviétique :
de l'alliance à la rupture

Au début des années 1950, l'Union soviétique avait été le principal partenaire international de la Chine communiste. Le modèle soviétique avait inspiré une partie de l'organisation économique et administrative du nouveau régime, et Moscou avait fourni une aide importante pour développer l'industrie chinoise.

Mais les relations entre les deux pays se dégradent progressivement.

Après la mort de Staline en 1953, Nikita Khrouchtchev engage une politique de "déstalinisation" qui critique certains aspects du règne de son prédécesseur. Mao observe cette évolution avec méfiance. Il considère que les dirigeants soviétiques abandonnent progressivement la fermeté révolutionnaire qui, selon lui, avait permis la victoire du communisme.

La rupture n'est pas seulement idéologique. Elle concerne aussi la question du leadership du mouvement communiste mondial. Mao estime que la Chine, après sa révolution victorieuse et son immense population, doit avoir une place plus importante dans le monde socialiste. Moscou, de son côté, considère toujours l'Union soviétique comme le centre historique du communisme international.

Au début des années 1960, la séparation entre Pékin et Moscou devient officielle. La Chine se retrouve isolée sur le plan diplomatique, mais Mao utilise aussi cette situation pour renforcer son discours nationaliste : la révolution chinoise doit suivre sa propre voie, indépendante des modèles étrangers.

Cette volonté d'autonomie contribue à façonner le maoïsme comme une doctrine distincte du communisme soviétique.

La Révolution culturelle :
Mao reprend le contrôle du Parti

Au milieu des années 1960, Mao prépare son retour au premier plan politique. Il estime que les dirigeants qui ont corrigé les erreurs du Grand Bond en avant ont suivi une voie dangereuse. À ses yeux, ils privilégient l'efficacité économique au détriment de la pureté révolutionnaire.

La question centrale devient alors celle de la continuité de la révolution.

Pour Mao, une révolution ne peut pas simplement prendre le pouvoir puis administrer un pays. Elle doit rester permanente, car les anciennes idées, les anciennes habitudes et les anciennes hiérarchies risquent toujours de réapparaître sous de nouvelles formes.

Cette conception conduit au lancement de la Révolution culturelle en 1966.

Officiellement, son objectif est de lutter contre les éléments considérés comme « bourgeois » ou « contre-révolutionnaires » au sein de la société et du Parti. Dans la réalité, elle devient également un moyen pour Mao de reprendre le contrôle politique après plusieurs années où son influence directe avait diminué.

La jeunesse est placée au centre de cette mobilisation. Les Gardes rouges, principalement composés d'élèves et d'étudiants, sont encouragés à critiquer les responsables accusés de trahir l'esprit révolutionnaire. Des campagnes de dénonciation publique se multiplient dans les écoles, les universités, les administrations et les entreprises.

La Révolution culturelle provoque un bouleversement profond de la société chinoise.

Des enseignants, des intellectuels, des cadres du Parti et d'anciens responsables sont publiquement humiliés, accusés et parfois victimes de violences physiques. Les institutions éducatives sont désorganisées pendant plusieurs années. Une partie du patrimoine culturel est menacée ou détruite, notamment lors des campagnes contre les "quatre vieilleries" : vieilles idées, vieille culture, vieilles habitudes et vieilles coutumes.

Pour les participants les plus convaincus, cette période représente une lutte destinée à préserver l'idéal révolutionnaire et à empêcher le retour d'une société jugée inégalitaire.

Pour de nombreuses victimes, elle constitue au contraire une période de persécution, d'arbitraire et de souffrances personnelles.

L'historien doit tenir ensemble ces deux dimensions : la Révolution culturelle n'est pas seulement une manipulation venue d'en haut, car elle mobilise réellement une partie de la jeunesse chinoise qui croit participer à une transformation historique. Mais elle n'est pas non plus un simple mouvement spontané populaire : elle est rendue possible et encouragée par la lutte politique au sommet du pouvoir.

Une société bouleversée :
les conséquences humaines
de la Révolution culturelle

Pendant plusieurs années, la Chine vit dans un climat d'incertitude politique permanent. Les relations sociales sont profondément affectées, car les accusations idéologiques peuvent viser des collègues, des voisins, voire des membres d'une même famille.

La notion de loyauté politique devient souvent plus importante que la compétence professionnelle ou l'expérience. Des personnes qui avaient consacré leur vie à l'enseignement, à la recherche ou à l'administration peuvent perdre leur poste du jour au lendemain.

Des millions de jeunes sont également envoyés à la campagne dans le cadre du mouvement des "jeunes instruits". Officiellement, il s'agit de permettre à la jeunesse urbaine de découvrir le travail rural et de se rapprocher des masses paysannes. En pratique, beaucoup vivent cette expérience comme une rupture brutale avec leur parcours scolaire et leurs aspirations.

Cette génération gardera une mémoire complexe de cette période. Certains anciens Gardes rouges reconnaîtront plus tard avoir été emportés par l'enthousiasme collectif et la pression idéologique. D'autres considéreront que leur engagement représentait une véritable tentative de justice sociale.

Comme souvent dans les grandes périodes révolutionnaires, l'expérience vécue dépend largement de la position occupée dans le système.

Les dernières années de Mao :
une Chine transformée mais épuisée

Au début des années 1970, la Chine commence progressivement à sortir de la période la plus chaotique de la Révolution culturelle. Mao reste la figure centrale du régime, mais son état de santé se dégrade. Le pouvoir réel devient de plus en plus partagé entre plusieurs factions rivales.

Sur le plan international, un changement majeur intervient avec le rapprochement sino-américain. En 1972, le président américain Richard Nixon effectue une visite historique en Chine. Cette rencontre marque la fin de plusieurs décennies d'hostilité entre Pékin et Washington et témoigne de la volonté chinoise de sortir de son isolement.

Ce rapprochement montre également une certaine souplesse stratégique de Mao. Malgré son discours révolutionnaire, il sait adapter sa politique extérieure aux réalités géopolitiques. Face à la puissance soviétique, l'ouverture vers les États-Unis devient un moyen de renforcer la position internationale de la Chine.

À l'intérieur du pays, cependant, les blessures de la Révolution culturelle restent profondes. Les institutions ont été affaiblies, une partie des élites intellectuelles a été traumatisée et l'économie porte encore les conséquences des grandes campagnes politiques.

Mao Zedong meurt le 9 septembre 1976 à Pékin, à l'âge de 82 ans.

Sa disparition ouvre immédiatement une période de transition. Quelques semaines plus tard, la faction radicale associée à la Révolution culturelle, souvent appelée la « bande des Quatre », est arrêtée. Cette décision marque la fin politique du maoïsme révolutionnaire tel qu'il avait existé depuis les années 1960.

La Chine qui entre dans l'après-Mao est profondément différente de celle de 1949. Le pays possède une industrie plus développée, un État puissant et une place internationale reconnue. Mais il reste économiquement fragile et porte le poids de décennies de campagnes politiques.

Partie 4

Le bilan historique de Mao :
fondateur, révolutionnaire
et dirigeant controversé

Un héritage difficile à résumer

La mort de Mao Zedong, en septembre 1976, ne met pas fin à son influence. Elle ouvre au contraire une période de réflexion sur ce que fut réellement son rôle dans l'histoire chinoise. Peu de dirigeants du XX^e siècle ont laissé derrière eux un héritage aussi difficile à évaluer, car Mao appartient à ces figures historiques dont l'action a produit des conséquences profondément opposées.

D'un côté, il apparaît comme l'homme qui a contribué à mettre fin à une longue période de fragmentation politique et de domination étrangère. La Chine de 1949 est un pays épuisé par les guerres, appauvri et affaibli sur la scène internationale. Le nouveau régime rétablit une autorité centrale, construit un État moderne et transforme profondément les structures sociales héritées de l'époque impériale.

De l'autre côté, les grandes campagnes politiques lancées sous son autorité ont provoqué des souffrances considérables. Le Grand Bond en avant a entraîné une catastrophe humaine majeure, tandis que la Révolution culturelle a durablement marqué la société chinoise par les persécutions, les divisions et la désorganisation institutionnelle.

Comprendre Mao nécessite donc de dépasser les images simplifiées. Il n'est ni seulement le fondateur héroïque célébré par la propagande officielle, ni seulement la figure responsable des tragédies du maoïsme. Il est un dirigeant révolutionnaire qui a transformé son pays à une échelle exceptionnelle, mais dont certaines décisions ont également provoqué des conséquences dramatiques.

La naissance d'un État chinois moderne

L'un des éléments les plus importants du bilan de Mao concerne la création d'un État chinois unifié et souverain.

Lorsque les communistes prennent le pouvoir en 1949, ils héritent d'un territoire marqué par des décennies de divisions. Depuis la fin de

l'Empire, l'autorité centrale avait été fragilisée par les rivalités entre chefs militaires, les interventions étrangères et les conflits internes. Pour une grande partie de la population chinoise, la stabilité politique représente alors une aspiration majeure.

Le régime communiste impose rapidement une administration nationale, renforce le contrôle du territoire et met fin à la fragmentation politique qui avait marqué la première moitié du siècle.

Cette réussite explique en partie pourquoi Mao conserve une place particulière dans la mémoire nationale chinoise. Pour de nombreux citoyens, notamment ceux qui ont connu les périodes de guerre et d'instabilité avant 1949, la création de la République populaire représente une rupture historique positive.

La Chine devient un État capable d'agir sur la scène internationale et de mener des politiques nationales à grande échelle.

Cette dimension ne doit pas être sous-estimée : avant même les questions idéologiques, le régime communiste répond à une aspiration ancienne de nombreux Chinois, celle de voir leur pays retrouver une forme de puissance et d'indépendance.

La transformation sociale : une rupture avec la Chine traditionnelle

Mao a également et profondément transformé la société chinoise.

La Chine impériale reposait sur des structures sociales anciennes : importance de la famille patriarcale, hiérarchies locales, poids des propriétaires fonciers, rôle central des traditions confucéennes. Le régime communiste entreprend de modifier radicalement cet ordre.

La réforme agraire bouleverse les campagnes. La nationalisation de nombreuses entreprises transforme l'économie urbaine. Le système éducatif est réorganisé. L'accès des femmes à certains droits progresse également, notamment par la loi sur le mariage de 1950 qui cherche à limiter les mariages arrangés et à renforcer l'égalité juridique entre hommes et femmes.

Ces changements ont des effets durables.

La Chine de 1976 n'est plus celle de 1949. Les anciennes structures sociales ont été profondément affaiblies et une nouvelle généra-

tion a grandi dans un cadre politique et culturel totalement différent.

Même les réformes économiques lancées après la mort de Mao par Deng Xiaoping ne reviendront pas sur certains héritages fondamentaux de la période maoïste : l'existence d'un État central puissant, l'importance du Parti communiste et la volonté de maintenir l'unité nationale.

La question économique : entre industrialisation et erreurs majeures

L'évaluation économique de Mao est particulièrement complexe.

Les premières décennies du régime permettent une industrialisation importante. La Chine développe des secteurs industriels qui étaient encore très faibles avant 1949. Des infrastructures sont construites, une base scientifique et technique apparaît, et le pays commence à disposer d'une capacité industrielle moderne.

Cependant, ces progrès s'accompagnent de choix économiques extrêmement coûteux.

Le Grand Bond en avant représente l'exemple le plus frappant d'une politique où l'ambition idéologique prend le pas sur les réalités économiques. La volonté de dépasser rapidement les modèles étrangers conduit à des décisions mal préparées, fondées sur des objectifs irréalistes et aggravées par un système politique qui limite la remontée des informations négatives.

La famine qui suit constitue l'une des grandes tragédies du XXe siècle chinois.

Les historiens débattent encore des chiffres précis et des mécanismes exacts, mais un consensus existe sur l'ampleur exceptionnelle de la catastrophe. Des dizaines de millions de personnes meurent des conséquences combinées des mauvaises politiques agricoles, de la désorganisation économique et des conditions climatiques défavorables.

Cette période représente aujourd'hui l'un des principaux points de critique du bilan de Mao.

Mao et le pouvoir :
la révolution permanente
comme méthode politique

Au-delà des décisions économiques ou sociales, l'un des aspects les plus caractéris-

tiques de Mao réside dans sa conception du pouvoir.

Pour lui, une révolution ne pouvait jamais être considérée comme terminée. Une fois l'ancien régime renversé, le danger principal venait selon lui de la formation d'une nouvelle classe privilégiée au sein même du mouvement révolutionnaire.

Cette idée explique une grande partie de ses campagnes politiques. Mao se méfie profondément de la bureaucratie, des experts et des cadres qui risquent, selon lui, de perdre le contact avec les masses. Il valorise l'engagement idéologique et la mobilisation populaire. Cette vision possède une logique interne : Mao croit sincèrement que les révolutions peuvent être trahies de l'intérieur. Mais elle contient également un risque majeur. Si la lutte politique devient permanente, toute divergence peut être interprétée comme une opposition idéologique. La frontière entre débat et accusation devient alors extrêmement fragile. La Révolution culturelle représente l'expression la plus radicale de cette conception.

La mémoire de Mao
en Chine contemporaine

Après sa mort, le Parti communiste chinois adopte une position officielle complexe à l'égard de Mao.

En 1981, une importante résolution historique reconnaît des erreurs majeures dans sa gouvernance, notamment pendant le Grand Bond en avant et la Révolution culturelle, tout en maintenant que son rôle dans la fondation de la Chine populaire reste fondamental.

Cette approche résume une difficulté politique majeure : le régime actuel est en partie héritier de Mao, mais il s'est également construit en prenant ses distances avec certaines de ses politiques.

La Chine contemporaine conserve donc une relation particulière avec sa mémoire. Son portrait demeure présent sur la place Tian'anmen. Ses écrits continuent d'être étudiés.

Mais son héritage est abordé de manière différente selon les générations.

Pour certains Chinois âgés, Mao reste associé à une époque de dignité nationale retrouvée et d'égalité sociale accrue.

Pour d'autres, notamment ceux dont les familles ont souffert des campagnes politiques, il reste lié à des souvenirs douloureux.

Mao vu depuis le monde extérieur

À l'étranger, l'image de Mao a également beaucoup évolué.

Dans les années 1960 et 1970, certains mouvements révolutionnaires étrangers voient en lui un modèle alternatif au communisme soviétique. Le maoïsme influence plusieurs groupes politiques en Asie, en Europe et en Amérique latine.

Cette fascination repose souvent davantage sur l'image révolutionnaire de Mao que sur une connaissance précise de la réalité chinoise.

Après les révélations sur les conséquences humaines des grandes campagnes maoïstes, cette vision change profondément dans une grande partie du monde.

Aujourd'hui, les historiens considèrent généralement Mao comme une figure majeure du XXe siècle, comparable par son influence à d'autres grands dirigeants révolutionnaires de son époque, mais dont le bilan humain demeure l'objet d'une analyse critique.

Un homme du XXe siècle chinois

Pour comprendre Mao, il faut finalement revenir au contexte qui l'a façonné.

Il naît dans une Chine impériale affaiblie. Il devient adulte dans une période où l'ancien ordre disparaît. Il assiste à l'échec de la République. Il construit une révolution dans un pays rural et fragmenté. Puis il dirige une transformation sociale gigantesque.

Son parcours est inséparable des bouleversements de son siècle.

Mao appartient à une génération de révolutionnaires convaincus qu'un changement radical pouvait créer une société nouvelle. Cette conviction a produit des réalisations historiques majeures, mais aussi des catastrophes lorsque l'idéologie a pris le pas sur la réalité humaine.

Mao, le fondateur et le responsable

Mao Zedong demeure aujourd'hui une figure impossible à réduire à une seule image.

Il fut l'homme qui contribua à réunifier la Chine après une longue période de chaos et qui participa à la création d'un État moderne capable de jouer un rôle international majeur.

Il fut aussi le dirigeant sous lequel furent menées des politiques qui provoquèrent certaines des plus grandes souffrances humaines de l'histoire contemporaine chinoise.

Son héritage est donc double.

La Chine actuelle n'existerait probablement pas sous sa forme présente sans la révolution de 1949 et sans la construction étatique entreprise durant les premières décennies du régime communiste.

Mais la Chine actuelle n'est pas non plus une simple continuation du maoïsme. Elle est également née des corrections, des réformes et des changements introduits après 1978, lorsque les dirigeants chinois ont cherché une autre voie économique tout en conservant certaines structures politiques héritées de Mao.

Près d'un demi-siècle après sa disparition, Mao reste ainsi ce qu'il a toujours été : un personnage historique profondément lié aux contradictions de la Chine moderne.

Un révolutionnaire qui voulait créer un monde nouveau.

Un dirigeant qui transforma son pays.

Un homme dont les décisions continuent encore aujourd'hui de diviser les mémoires.

Un moment particulièrement important de la longue Histoire de la Chine. Pour essayer de comprendre comment cet immense pays a été le théâtre d'un tel bouleversement.

“Il y a des effondrements qui font du bruit, et d'autres qui s'étirent dans le temps, comme un édifice immense qui craque lentement avant de céder. La chute de l'Empire chinois appartient à cette seconde catégorie. Lorsque la dynastie Qing disparaît en 1911, il n'y a pas seulement un trône qui vacille — c'est tout un ordre du monde qui se désagrège. Pendant des siècles, la Chine s'était pensée comme un centre immobile. [...]”

